



Revue archéologique de l'Est

**Tome 54 | 2005
n°176**

Évolution de la topographie funéraire du faubourg occidental de Strasbourg (Bas-Rhin) dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge

Frédérique Blaizot, Pascal Flotté, Juliette Baudoux et Ghislaine Macabéo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rae/489>

ISSN : 1760-7264

Éditeur

Société archéologique de l'Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 211-248

ISBN : 2-915544-06-9

ISSN : 1266-7706

Référence électronique

Frédérique Blaizot, Pascal Flotté, Juliette Baudoux et Ghislaine Macabéo, « Évolution de la topographie funéraire du faubourg occidental de Strasbourg (Bas-Rhin) dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge », *Revue archéologique de l'Est* [En ligne], Tome 54 | 2005, mis en ligne le 07 septembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rae/489>

ÉVOLUTION DE LA TOPOGRAPHIE FUNÉRAIRE DU FAUBOURG OCCIDENTAL DE STRASBOURG (BAS-RHIN) DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE ET LE HAUT MOYEN ÂGE

Frédérique BLAIZOT *, Pascal FLOTTÉ **, Juliette BAUDOUX ***, Ghislaine MACABÉO ****

Mots-clés *Strasbourg, Antiquité tardive, haut Moyen Âge, espaces funéraires péri-urbains, topographie urbaine et funéraire.*

Keywords *Strasbourg, Late Antiquity, early Middle Age, suburban funerary spaces, urban and funerary topography.*

Schlüsselwörter *Strassburg, spätes Altertum, frühes Mittelalter, Begräbnisplätze am Stadtrand, Topographie der Stadt und Begräbnistopographie.*

Résumé *La zone située dans la partie ouest de la ville actuelle de Strasbourg a été explorée depuis le début de l'époque moderne. Elle a essentiellement livré des vestiges funéraires, qui pour la plupart se rapportent à l'Antiquité. Sur la base d'une opération réalisée récemment dans ce secteur à l'emplacement de la clinique Sainte-Barbe, nous proposons une réflexion sur les espaces funéraires péri-urbains occidentaux de Strasbourg durant l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Après un bilan des connaissances sur la ville et le faubourg occidental pour les deux périodes considérées, la seconde partie tente de comprendre l'évolution topographique du faubourg ouest, et de le replacer dans le cadre de la dynamique urbaine telle que l'on peut l'appréhender en l'état des connaissances. Cette synthèse repose sur la présentation exhaustive des découvertes funéraires réalisées dans ce secteur.*

Abstract *The area located in the western part of the current city of Strasbourg has been explored since the beginning of the modern times. Funerary remains have been primarily discovered, dating for the majority to Antiquity. Using the results of a recent excavation at the location of the present Sainte-Barbe private clinic, suburban funerary areas to the West of Strasbourg, in Antiquity and the Early Middle Ages will be considered. Using this first assessment of the city and its Western suburb for the two periods under scrutiny, the second part of this paper will try to ascertain the topographic evolution of the western suburb by replacing it within the framework of urban dynamics. This synthesis is built on a complete presentation of the funerary discoveries in this sector of the city.*

Zusammenfassung *Der Bezirk im Westteil des modernen Straßburg wird seit der Neuzeit erforscht. Es wurden hauptsächlich Überreste von Bestattungen aus der Antike gefunden. Die kürzlich in diesem Bereich, im Sektor der Klinik Sainte-Barbe durchgeführten Untersuchungen bieten die Gelegenheit Überlegungen über die Begräbnisstätten im Westen Straßburgs im Altertum und im frühen Mittelalter anzustellen. Nach einer Zusammenfassung des Kenntnisstandes über die Stadt und ihren westlichen Vorort im späten Altertum und dem frühen Mittelalter wird im zweiten Teil versucht, die topographische Entwicklung der westlichen Vorstadt zu verstehen und sie der Lage unserer Kenntnisse entsprechend in den Rahmen der Stadtdynamik zu integrieren. Diese Synthese gründet auf der ausführlichen Darstellung der Befunde aus dem Bereich der Bestattungen.*

* INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, 12, rue Maggiorini, 69500 Bron, et UMR 5199 PACEA.

** Centre départemental d'archéologie, Hôtel du département, place du Quartier Blanc, 67964 Strasbourg Cedex.

*** INRAP Alsace, 10, rue Altkirch, 67100 Strasbourg.

**** INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, 12, rue Maggiorini, 69500 Bron.

INTRODUCTION

« Le faubourg routier de Koenigshoffen paraît avoir été totalement abandonné tandis que les nécropoles se rapprochèrent de la ville ». C'est ainsi que, dans son ouvrage relatif à l'histoire d'Argentorate, J.-J. Hatt pose le cadre de l'évolution de la topographie urbaine de Strasbourg au cours de la première moitié du IV^e siècle (HATT, 1993, p. 25). L'espace compris actuellement entre le quai Altorffer et le fossé du Rempart, et entre le nord de la rue du Faubourg-National et la partie sud de la caserne Ganeval, fait partie de l'aire géographique située à l'époque antique et au haut Moyen Âge, entre l'agglomération qui s'est développée à côté des camps successifs (sur l'actuelle ellipse insulaire, formée par les bras de l'Ill) et le pôle urbain de Koenigshoffen (fig. 1). Ces deux ensembles étaient reliés par une voie dont l'actuelle rue du Faubourg-National reprend plus ou moins le tracé ancien, et qui se prolongeait sous la route des Romains à Koenigshoffen. Les découvertes isolées et les diverses interventions archéologiques menées depuis le XVII^e siècle dans ces quartiers ouest de la ville actuelle de Strasbourg, se rapportent quasi sans exception à des vestiges funéraires, pour la plupart datés de l'Antiquité, et notamment de l'Antiquité tardive. La découverte à quelques endroits d'éléments de parure et d'armes mérovingiens suggère également une occupation funéraire à cette époque; dans ce secteur, sont peut-être bâtis très tôt deux édifices religieux: l'église Saint-Maurice devenue Sainte-Aurélié et la chapelle Saint-Michel (fig. 2, n^{os} 8 et 9).

L'histoire de Strasbourg émerge au tout début du premier siècle après J.-C., par la création du camp militaire dans la partie S.-E. de ce qui est aujourd'hui le centre-ville (fig. 1). Celui-ci est successivement agrandi, d'abord sous Tibère, puis sous les Flaviens, pour atteindre enfin sa forme définitive durant le règne de Trajan (HATT, 1993, p. 50) ou dans la seconde moitié du II^e siècle, selon les auteurs (CAG, 2002, p. 92-93). La ville elle-même se situe en marge du camp militaire, au N.-O. et au S.-O. de ce dernier, dans l'emprise actuelle des deux bras de l'Ill. À environ 3 km à l'ouest se trouve le pôle de Koenigshoffen, dont l'articulation avec le camp n'est pas éclaircie; il est traversé par la voie romaine (aujourd'hui dite « route des Romains ») qui rejoint la section dite *via praetoria* aux portes de la ville.

Les découvertes funéraires attribuables à l'époque augustéenne sont rares (fig. 2); le seul ensemble attesté de manière certaine se trouve dans la partie N.-O. de l'agglomération (SCHWIEN, 1992, p. 27). Celui-ci comporte une dizaine de dépôts de crémation (fig. 2, n^o 1) et se situe dans l'actuelle rue du vieux marché aux vins. Une récente révision du mobilier

associé a montré qu'il s'agit de tombes masculines (présence d'armes) et que les céramiques sont germaniques, ce qui a conduit à interpréter ces sépultures comme celles de militaires auxiliaires (ZEHNER, 2001, p. 27). Elles datent entre 10 av. J.-C. et 10 ap. J.-C. Quelques découvertes isolées très mal datées sont par ailleurs signalées au N.-O. du camp dans l'ellipse.

Les tombes correspondant au début de notre ère sont en revanche beaucoup plus nombreuses. Agglutinées aux abords des voies (la route des Romains qui mène à Koenigshoffen, la voie qui va à Brumath), elles se concentrent principalement au nord et à l'ouest de l'agglomération et au sud de l'une des voies (aujourd'hui rue du Faubourg-National, boulevard de Nancy, gare centrale et quai Altorffer). À Koenigshoffen, apparaissent les tombes militaires de la deuxième légion au début du I^{er} siècle ap. J.-C., et un important ensemble funéraire au II^e siècle (cimetièrre Saint-Gall). Plein sud (porte de l'hôpital civil, fig. 2, n^o 10, quai Saint-Nicolas, fig. 2, n^o 2), des structures secondaires de crémation datées des I^{er} ou II^e siècles de notre ère, ont été relevées (SCHWIEN, 1992, p. 47). Enfin, des tombes supposées du Haut-Empire sont mentionnées dans la partie nord du centre-ville, dans les zones dévolues à l'artisanat et au commerce, au sud des fossés du faux rempart, rue de la Nuée bleue (fig. 2, n^o 3) (SCHWIEN, 1992, carte 5); nous ne disposons d'aucune information à leur sujet. Une inhumation datée du I^{er} siècle par son mobilier a été trouvée rue Hannong (CAG, 2002, p. 192) et rue des Arcades, dans un secteur mal localisé au sud-ouest de l'ellipse, plusieurs dépôts de crémation ont été relevés (CAG, 2002, p. 206) (fig. 2, n^{os} 11 et 12).

Au Bas-Empire, Strasbourg s'inscrit dans les fortifications du *Limes*, et devient capitale de *Civitas* dès la fin du IV^e siècle. Les faubourgs de Koenigshoffen semblent tomber en désuétude et l'enceinte est reconstruite selon le même tracé que la précédente. Le caractère très ténu des vestiges de la ville traduit probablement plus la réalité des investigations archéologiques que celle de l'occupation (SCHWIEN, 1992, p. 54). Au *castrum* et à la partie nord de l'agglomération, toujours concernés, se rajoute une petite zone d'occupation au sud, mais la nature de ces différents secteurs reste indéterminée. Les ensembles funéraires s'étoffent aux abords ouest de la ville. On recense une vingtaine de points de découvertes funéraires certifiées, dans un secteur compris entre la rue des Remparts à l'ouest et le quai Altorffer à l'est, principalement de part et d'autre de la rue du Faubourg-National (fig. 2). Certains se composent de sépultures non datées, généralement d'inhumations dépourvues de mobilier,

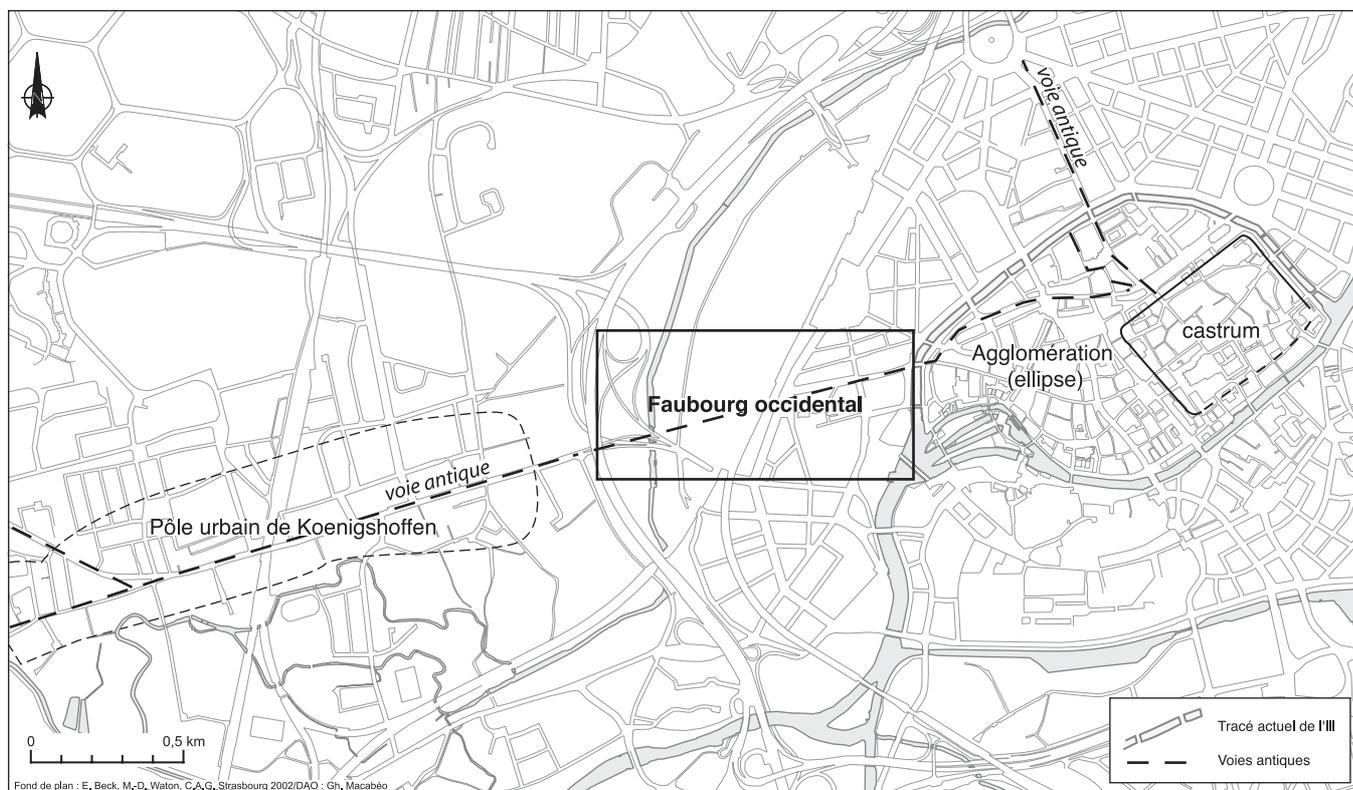


Fig. 1. Plan général: ellipse insulaire avec le castrum, faubourg occidental, Koenigshoffen et voies antiques (fond de plan : E. Beck, M.-D. Waton, in : CAG, 2002 ; carte : F. Blaizot ; DAO : G. Macabéo).

qui sont, selon les fouilleurs, attribuées à l'Antiquité tardive ou à « l'époque médiévale », sans que beaucoup d'arguments viennent à l'appui de l'une ou l'autre datation. En partie pour cela, et en raison du caractère ponctuel des découvertes, de la restriction des surfaces explorées et dans le cas des mentions très anciennes, de l'imprécision quant à la localisation exacte des tombes, il reste difficile d'apprécier le caractère continu ou discontinu de l'occupation funéraire de chaque secteur. D'autres points de découvertes de sépultures sont mentionnés dans l'ellipse, tandis qu'une tombe, datée du Bas-Empire par Forrer, se trouve au niveau de la porte de l'hôpital civil au sud (fig. 2, n° 10). Par ailleurs, des inhumations sont répertoriées à Koenigshoffen (SCHWIEN, 1992).

L'opération menée à Sainte-Barbe a révélé la présence massive de sépultures mérovingiennes dans le faubourg occidental de Strasbourg, renouvelant totalement la vision que l'on avait de cette partie de l'agglomération (BLAIZOT *et alii*, 2005) (fig. 3, n° 16A et B).

En effet, on ne disposait jusqu'alors que de quelques références de découvertes anciennes de mobilier méro-

vingien dans le secteur. Les sépultures exhumées au cours de fouilles archéologiques plus récentes avaient toutes été attribuées à l'Antiquité tardive, sur la base d'un consensus général, relatif aux résultats obtenus par le chanoine Straub au lieu-dit Porte-Blanche (fig. 2, n° 4) au XIX^e siècle (deux cent cinquante sépultures). Ainsi, les cinquante-deux sépultures fouillées directement au sud de Sainte-Barbe au marché Sainte-Marguerite (fig. 3, n° 14) par M.-D. Waton (WATON *et alii*, 2002), les quarante et quarante-quatre sépultures provenant respectivement du quai Altorffer (n° 24) et de la caserne Ganeval (fig. 3, n° 13), fouillées dans les années 70 par E. Kern, apparaissent mentionnées comme tardo-antiques, dans la littérature générale. De même, les nombreuses sépultures ponctuellement découvertes, qui révèlent l'étendue des nécropoles dans le faubourg occidental de Strasbourg, ne sont pas plus précisément datées (fig. 3). Cependant, au moins une inhumation habillée de l'époque mérovingienne est signalée à l'angle de la rue Faubourg-National et de la rue de la Petite-Course (FORRER, 1927, p. 760-762).

Les diverses mentions de mobilier et de sépultures, avérées ou supposées du haut Moyen Âge, concernent les secteurs

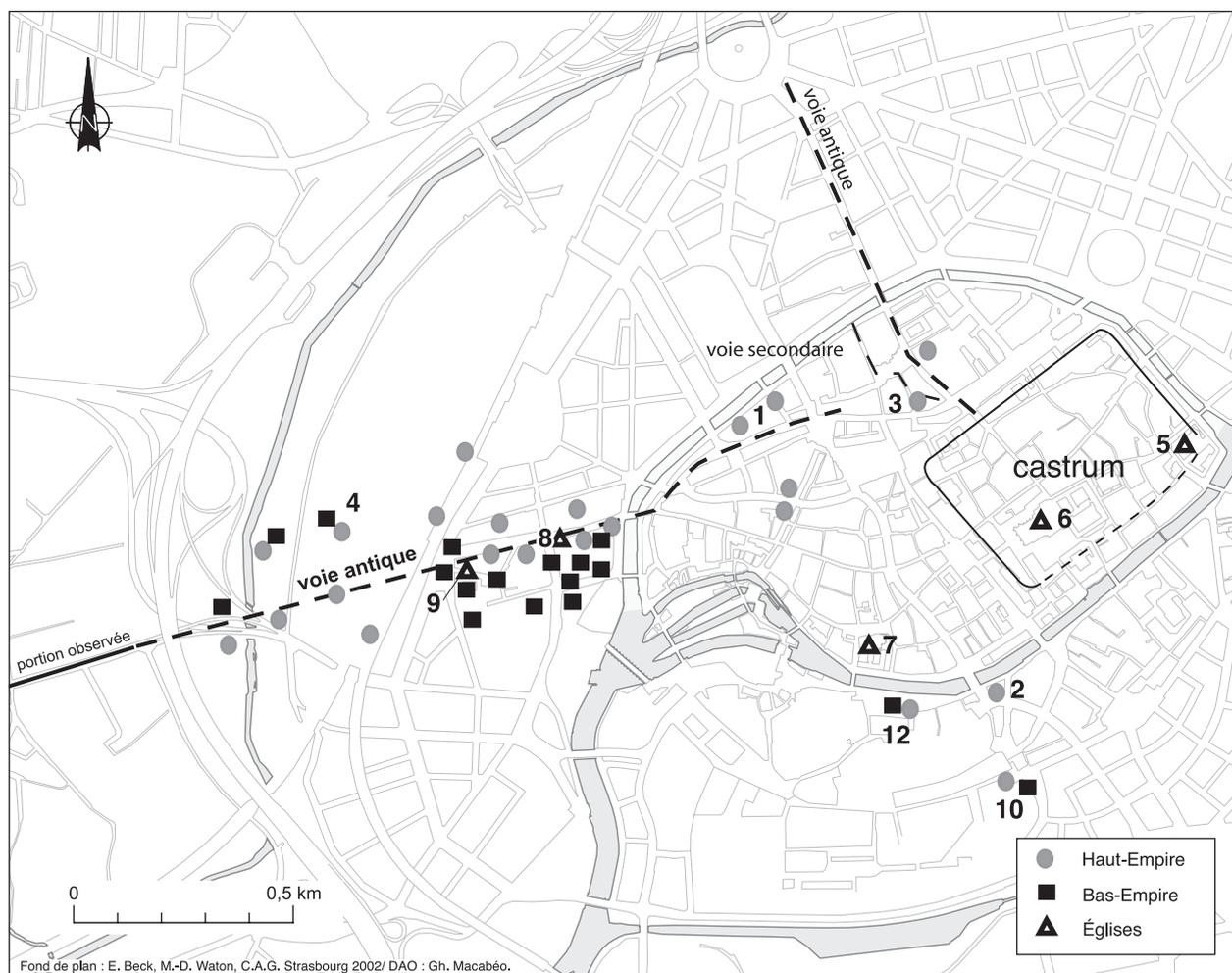


Fig. 2. Situation des voies et des tombes antiques, du castrum et des églises mentionnées. Les numéros sont ceux des sites appelés dans le texte (fond de plan : E. Beck, M.-D. Waton, in : CAG, 2002 ; carte : F. Blaizot ; DAO : G. Macabéo).

occupés par les tombes tardo-antiques, à l'est du boulevard de Nancy. Dans l'actuelle ellipse, les quelques tombes ou indices de tombes, comme à Saint-Pierre-le-Jeune, autour de la cathédrale (fig. 2, n° 6) et place Gutenberg, paraissent plutôt, après vérifications, pouvoir être datées de l'époque médiévale, à l'exception d'une découverte ancienne rue des Hallebardes, d'un scramasaxe, d'une fibule en bronze et d'une francisque. La méconnaissance de la ville du haut Moyen Âge dépasse de loin les lacunes qui ont trait à l'Antiquité tardive. Les informations relatives aux VI^e et VII^e siècles relèvent plus d'une interprétation des textes que des résultats de fouilles archéologiques, comme c'est le cas des églises Saint-Étienne (fig. 2, n° 5) et Saint-Thomas (fig. 2, n° 7), ou de la probable légendaire chapelle Saint-Michel (fig. 2, n° 8), qui passent

pour avoir été fondées autour du VI^e siècle. On constate une absence quasi totale de structures, mis à part des fonds de cabane repérés au marché Sainte-Marguerite et à proximité de l'église Saint-Thomas (WATON, 1990, p. 57-58). L'hypothèse retenue pour l'instant, mais qu'il resterait cependant à étayer, est celle d'une certaine conservation de la trame antique durant l'époque mérovingienne (SCHWIEN, 1992, p. 66).

La documentation qui a trait aux espaces funéraires périurbains livre une histoire générale cohérente, mais laisse de nombreux pans dans l'ombre. Traiter des nécropoles suburbaines nous renvoie au problème récurrent de la topographie globale du Bas-Empire et du haut Moyen Âge de Strasbourg, sur laquelle nous n'avons aucune information d'ordre structu-

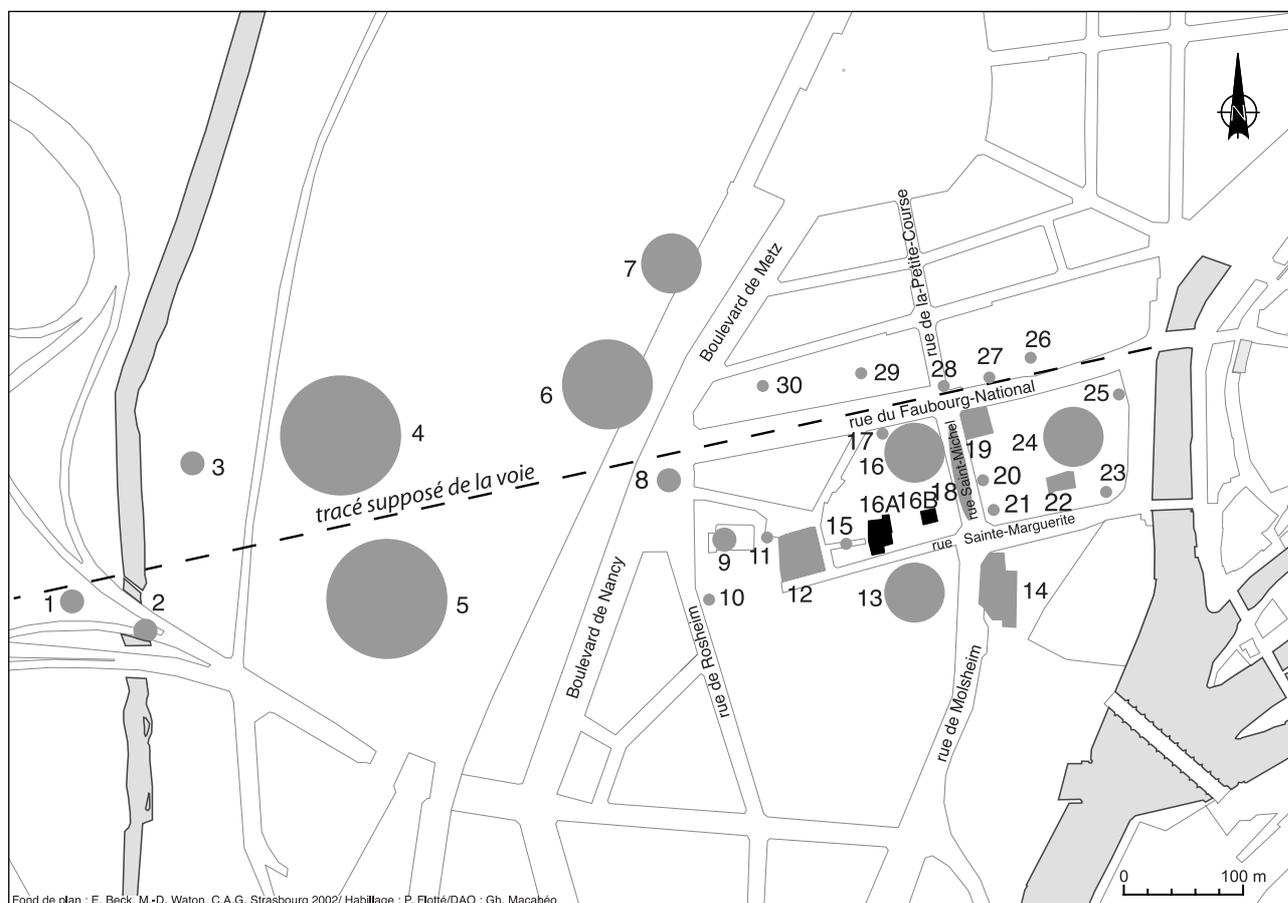


Fig. 3. Plan du faubourg occidental localisant les points de découverte et les opérations funéraires postérieures au Haut-Empire. Les numéros sont ceux des sites appelés dans le catalogue (fond de plan : E. Beck, M.-D. Waton, in : CAG, 2002 ; carte : F. Blaziot, P. Flotté ; DAO : G. Macabéo).

rel, en dehors de celles, potentielles, fournies par les tombes. Or, là encore, la connaissance de ces ensembles funéraires reste très limitée ; beaucoup sont mal datés du fait de l'absence d'une typo-chronologie régionale des sépultures ou d'un réexamen général du mobilier, aucun n'a fait l'objet d'une étude portant sur les pratiques funéraires en usage ou abordant la question de leur organisation. En vérité, l'état des connaissances sur ces nécropoles se limite à la localisation et à une attribution chronologique souvent sommaires, de chaque ensemble.

Nous présentons ici l'exhaustivité des informations disponibles sur les quartiers ouest de la ville, avec pour objectif d'établir un état des connaissances et des questionnements sur les villes de Strasbourg, celle de l'Antiquité tardive et celle du haut Moyen Âge, à travers l'image qu'en donnent les espaces funéraires.

Il eut été intéressant de réunir l'ensemble de la documentation, afin de caractériser les différents espaces funéraires à travers l'étude des modes d'inhumation et du mobilier associé, dans l'objectif de mettre en évidence l'organisation et la gestion des espaces funéraires, susceptibles de nous apporter des éléments précis de réflexion sur la topographie funéraire du site de Strasbourg jusque dans la première partie du haut Moyen Âge. Ce projet, qui demandait une réanalyse totale des données, a malheureusement dû être abandonné, en raison de l'éclatement et de l'inégalité des données, de la dispersion des collections, voire de l'absence de documentation en dehors des brèves notices publiées dans *Gallia*, et enfin de désistements vis-à-vis du projet initial. Les informations issues des données anciennes viennent alors ponctuellement éclairer certains aspects de la dynamique des espaces funéraires, en fonction de leurs potentialités à y répondre.

LES DÉCOUVERTES FUNÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ AU HAUT MOYEN ÂGE DANS LE FAUBOURG OUEST

HISTORIQUE DES RECHERCHES

Les premières découvertes funéraires signalées dans le faubourg ouest, qui datent des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, sont liées aux travaux des fortifications et à des restructurations de ces dernières. Elles sont localisées dans l'actuel secteur du dépôt de locomotives et dans le voisinage de l'ancienne Porte Blanche et du moulin aux huit tournants (à l'ouest de la jonction actuelle des boulevards de Nancy et de Metz). Elles concernent des dépôts de crémation du Haut-Empire et des sépultures du Bas-Empire pratiquées dans des contenants en grès, en plomb et en coffrage de tuiles (fig. 3).

En 1766-1767, 1817 et 1820, à l'occasion du nivellement de la butte Saint-Michel et des terrains limitrophes, de nombreux dépôts de crémation et une stèle funéraire ont été observés. La plupart des objets recueillis ont été perdus par la suite.

L'archéologie strasbourgeoise est marquée par l'importante fouille conduite en 1878-1880 par A. Straub, à l'occasion des travaux de nivellement liés à l'aménagement du chemin de fer (à l'ouest du boulevard de Nancy). Cette fouille, remarquable pour l'époque, a porté sur un grand ensemble funéraire d'environ deux cent cinquante tombes dont une fraction a été datée d'après le mobilier en verre de la fin du ⁱⁱⁱ^e et de la première moitié du ^{iv}^e siècle.

Du milieu du ^{xix}^e siècle au milieu du ^{xx}^e siècle, les autres découvertes recensées dans ce secteur ont été effectuées à l'occasion de travaux ponctuels et ont généralement consisté en ramassage de mobilier. Peu d'entre elles ont fait l'objet d'observations documentées.

Les prémisses de l'archéologie préventive débutent dans les années 1960, avec un suivi plus systématique des travaux urbains notamment par E. Kern (agent de la circonscription des Antiquités). Si la fouille du quai Altorffer (1971) est relativement bien documentée, on dispose malheureusement de très peu d'informations sur les autres interventions, notamment celle de la caserne Ganeval (1976). Mentionnons également pour cette période l'ensemble funéraire, dont on ne connaît ni l'importance ni la datation mais qui semblait étendu, détruit en 1968 à l'occasion de la construction d'un immeuble, situé au 11 rue Martin Bucer et aux 30-32 rue Sainte-Marguerite (fig. 3, n° 12).

Les opérations d'archéologie préventive reprennent à partir de 1988 avec de nouveaux acteurs, principalement

M.-D. Waton (Service Régional de l'Archéologie d'Alsace), qui a notamment fouillé la ZAC Sainte-Marguerite (1995-1997).

LES LIEUX DE DÉCOUVERTES FUNÉRAIRES : CATALOGUE DES SITES DU FAUBOURG OUEST

Les découvertes dans le secteur de la Porte Blanche (les numéros de sites se rapportent à la fig. 3)

N° 1

La construction d'une pile de pont de l'échangeur de l'autoroute A 35 (pile n° 6, appui IV du pont n° 5) en 1968 a provoqué la découverte de plusieurs sépultures de la période romaine : trois inhumations en sarcophage et trois, voire quatre inhumations interprétées comme étant placées « en pleine terre ».

Le mobilier contenu dans l'un des sarcophages se composait d'une plaque de garniture de coffret en bronze, d'une boucle d'oreille en or, d'une épingle en argent à tête biconique aplatie, d'une perle de collier en verre opaque de couleur verte et de section hexagonale, d'une fiole fusiforme (de type Morin-Jean 32) et d'une bouteille en verre (de type Morin-Jean 39).

Le troisième sarcophage est en grès et de forme trapézoïdale (long. 2,02 m ; larg. à la tête : 0,60 m ; larg. aux pieds : 0,58 m ; haut. sans le couvercle : 0,44 m). Le coffre et le couvercle sont gravés au ciseau de triangles curvilignes. L'inhumé était accompagné de deux vases en verre déposés à ses pieds (l'un de type Morin-Jean 40 et l'autre de type 71).

Dans le même secteur que les sarcophages, furent prélevés des tessons d'un vase « à engobe rouge brunâtre » avec un fragment de vase en verre (type Isings 101 ?) et un clou à large tête et de section carrée, ainsi que des restes humains (fémur, tibia) sans mobilier, correspondant vraisemblablement à une inhumation.

L'établissement d'une autre pile de pont a mis en évidence deux autres sépultures à inhumation. La première, qui était orientée est-ouest, tête à l'est, était située à 2,50 m sous le niveau de surface actuel. Elle a livré un mobilier abondant : deux boucles d'oreille en or, deux fragments d'épingle en ivoire, quatre perles en verre et quatre vases en verre (une bouteille de type Morin-Jean 10, un flacon plus petit du même type, une bouteille carrée variante du type Morin-Jean 14 et une ampoule de type Morin-Jean 38) et les restes d'un dispositif en bois muni de quatre cymbales en bronze argenté, interprété comme un tambourin de forme carrée. Les fouilleurs signalent également des traces de feuilles d'or

dans le prolongement du pied droit et la présence de « gros clous à l'extérieur de la sépulture ». Ces derniers sont peut-être les indices d'un contenant cloué.

À 2 m plus au sud, une seconde sépulture à inhumation présentait la particularité d'être orientée à l'inverse de la précédente (tête à l'ouest). Elle était accompagnée d'une cruche considérée par les fouilleurs comme un rebut de cuisson (présence de deux dépressions latérales).

L'ensemble de ces sépultures date de la seconde moitié du III^e siècle ap. J.-C. et du IV^e siècle (HATT, THÉVENIN, 1968 ; *Gallia*, 1970, p. 321-326 ; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, n^{os} 110, 202, 216, 255, 293, 302, 303, 319, 559 ; SCHWIEN, 1992, p. 61).

N° 2

1627 : « sur le chemin qui mène au cimetière Saint-Gall », probablement dans le secteur de la nouvelle Porte Blanche, on déterra un sarcophage en pierre de près de 2 m de longueur qui contenait un fragment de crâne, des fragments de tibias et une dent. Un grand vase en verre « accompagné d'une petite lagène » fut recueilli à proximité » (SILBERMANN, 1775, p. 4-5). A. Straub nous informe que d'autres urnes, vases et sarcophages (nombre non précisé) furent également trouvés cette année-là (STRAUB, 1876-1878, p. 340).

1634, 1671 et 1674 : dans le voisinage de la Porte Blanche, on découvrit plusieurs inhumations (nombre non précisé) accompagnées de vases en céramique et en verre (STRAUB, 1876-1878, p. 340).

1876-1877 : lors de la construction de la Nouvelle Porte Blanche (actuellement rue de Koenigshoffen, à hauteur du pont passant au-dessus du fossé des Remparts), il a été mis au jour de nombreux vases en verre et en céramique se rapportant vraisemblablement à des dépôts de crémation antiques, des monnaies, « des restes de sculpture en pierre », une pointe de lance en fer, une fibule en bronze et une croix de *signum* en bronze datée du III^e siècle (KRAUS, 1876, p. 684 ; P.V. du 1^{er} mars 1877, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 10, 1876-1878, 1879, p. 54 ; STRAUB, 1876-1878, p. 341 ; EHRETSMANN, 1988).

N° 3

1878 : entre la rue du Rempart et le fossé des Remparts, à une centaine de mètres à l'ouest de l'ensemble funéraire à inhumations de la période romaine tardive (fouille Straub de 1878-1880), un ensemble de huit dépôts de crémation (dont deux sont datées du III^e siècle) et de trois inhumations a été reconnu lors du creusement du fossé des Remparts. Parmi ces dernières, deux sont des contenants cloués et la troisième

est un cercueil en plomb, lui-même placé dans un contenant en bois. Elles datent très probablement de l'Antiquité tardive (STRAUB, 1879-1880, p. 43, 52-53, 56).

N° 4

1878-1880 : en parallèle aux travaux de nivellement commandés par l'administration du chemin de fer, sur l'emplacement des anciens glacis des fortifications Vauban, A. Straub a mené de 1878 à 1880 une fouille de grande ampleur (surface explorée : environ 4 500 m²) qui a porté sur un important ensemble funéraire comptant un dépôt de crémation datable de la seconde moitié du I^{er} siècle ou du II^e siècle, et deux cent quarante-deux sépultures, pour la plupart de l'Antiquité tardive. Les travaux sur le terrain ont été effectués sous la forme de tranchées souvent profondes (jusqu'à 3,5-4 m). Les sépultures, numérotées en continu au fur et à mesure de leur découverte, ont été localisées et enregistrées systématiquement avec le souci de transmettre des données homogènes (orientation, état de conservation et particularités du squelette, mode d'inhumation, description de l'ensemble du mobilier recueilli). À peu près quatre-vingts sépultures sont datées, d'après le mobilier en verre, de la seconde moitié du III^e siècle et du IV^e siècle (STRAUB, 1879-1880 ; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985). Les types de contenants utilisés sont divers : cercueil en plomb dans un sarcophage en grès (un), sarcophage en grès (dix), contenant cloué (sept), coffrage comprenant des dalles de terre cuite (cinq). Le mode d'inhumation est indéterminé pour une cinquantaine de sépultures. Les orientations relevées par A. Straub sont variées (est-ouest, ouest-est, nord-sud, sud-nord). Un certain nombre d'autres tombes sont probablement datables de cette époque. C'est le cas parmi la soixantaine de tombes qui ont livré du mobilier autre que du verre mais dont l'étude n'a pas été entreprise, et parmi celles, environ quatre-vingt-dix, qui n'étaient accompagnées d'aucun mobilier. On ne connaît donc pas la date exacte de la fin de l'utilisation de cette nécropole.

Au sujet du mode d'inhumation, A. Straub signale à partir de la tombe SP32 de son rapport que « ce mode d'inhumation (cercueil cloué) étant presque partout observé dans cette nécropole, nous ne ferons plus remarquer que les exceptions, ou les cas qui présentent une particularité ». Or, il continue par la suite à citer, de temps à autre, la présence de clous induisant l'existence d'un cercueil. Par conséquent, il n'est pas possible de savoir pour un grand nombre de sépultures, où rien n'est mentionné à ce sujet, si le type de contenant est réellement indéterminé ou bien non précisé (cercueil cloué) par A. Straub.

La nécropole a livré un important lot de verreries antiques, conservé au Musée Archéologique de Strasbourg, qui a été étudié récemment par V. Arveiller-Dulong et J. Arveiller (ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985). Les datations proposées reposent exclusivement sur le mobilier en verre, les autres catégories de mobilier n'ayant fait l'objet d'aucune étude typologique et chronologique récente (STRAUB, 1879a, 1879b, 1881; STRAUB, 1879-1880; P.V. du 2 décembre 1879, p. 51; P.V. du 3 mai 1880, p. 89-90; P.V. du 7 juin 1880, p. 91-92; P.V. du 5 juillet 1880, p. 94; P.V. du 11 octobre 1880, p. 100, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 11, 1879-1880, 1881; P.V. du 8 août 1881, p. 43; P.V. du 7 mars 1883, p. 92-93, P.V. du 9 avril 1883, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 12, 1881-1884, 1886; BOCHENECK, 1902; HENNING, 1912, p. 34, pl. XXVIII à XXXIV; SCHAEFFER, 1924; FORRER, 1927, I, p. 312-329, fig. 244 à 255, pl XXXVI à XLI, CXII; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985; SCHNITZLER, 1988, p. 95-96; SCHWIEN, 1992, p. 60; SCHNITZLER, 1996, n^{os} 84 à 88, p. 143-145 et n^o 104, p. 152).

N^o 5

1568 : dans le secteur du dépôt de locomotives, au nord de la rue de Koenigshoffen, J.-A. Silbermann, qui a repris les informations de Specklin, cite la découverte de cent dépôts de crémation et de vingt sarcophages en grès avec des couvercles en bâtière. Parmi ces derniers, une sépulture à sarcophage a notamment livré une dalle avec inscription (*Corpus Inscriptionum Latinarum* XIII, n^o 5982) d'un soldat de la VIII^e légion Auguste (SILBERMANN, 1775, p. 98; SCHOEPFLIN, RAVENEZ, 1849-1851, III, p. 32-34). A. Straub, suivi en cela par R. Forrer, propose de situer cette découverte dans le secteur actuellement occupé par le dépôt de locomotives (STRAUB, 1879-1880, p. 7; FORRER, 1927, I, pl. CIX, points 18 et 23).

1880 : lors du creusement des fondations du dépôt de locomotives, il a été observé à 2 m de profondeur un ensemble linéaire large de 12 m et long de 90 m qui se composait d'« une couche de gros moellons, mêlés à des cailloux et à des briques en petite quantité ». Il est interprété comme une portion de voie, éventuellement romaine. Aucun autre élément ne permet de le confirmer (STRAUB, 1879-1880, p. 110, pl. II, point GG' ; FORRER, 1927, I, fig. 389).

Dans le même secteur, on découvrit la même année une inscription funéraire d'époque romaine (*Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIII, n^o 5983).

1905 : dans le secteur du dépôt de locomotives, au nord de la rue de Koenigshoffen, est mentionnée une inscription

funéraire d'époque romaine (*Corpus Inscriptionum Latinarum* XIII, n^o 11634).

1939 : entre le dépôt de locomotives et le boulevard de Nancy, à l'occasion de travaux de terrassement, C. Sauer surveilla le dégagement d'une inhumation romaine accompagnée de mobilier céramique que B. Schnitzler date de la fin du II^e siècle (SCHNITZLER, 1986).

N^o 6

Années 1600 à 1610 : d'après des renseignements rapportés de sources anciennes par J. A. Silbermann, de nombreux vestiges funéraires furent découverts en 1603 près du moulin aux huit tournants (édifice détruit qui était situé à une quarantaine de mètres à l'ouest de la jonction entre le boulevard de Nancy et le boulevard de Metz) : plusieurs cercueils en plomb qui ont livré des vases en verre et une sépulture à coffrage de tuiles estampillées au nom de la VIII^e légion (SCHOEPFLIN, RAVENEZ, 1849-1851, t. III, pl. VIII, n^o I; FORRER, 1927, I, pl. XLIII). En 1604, au même emplacement, fut découvert un autre cercueil en plomb qui contenait des ossements et trois vases en verre. La carte d'A. Straub de 1878 (STRAUB, 1876-1878) localise paradoxalement ces découvertes dans le secteur du dépôt de locomotives, alors que le lieu mentionné (moulin aux huit tournants) était, semble-t-il, situé 150 m à 200 m plus au nord. En 1609, « dans un champ voisin », on dégaga trois nouveaux sarcophages en plomb (SILBERMANN, 1775, p. 4; SCHOEPFLIN, RAVENEZ, 1849-1851; STRAUB, 1876-1878; FORRER, 1927, I, p. 313, pl. XLIII; SCHWIEN, 1992, p. 60).

1825 : « près des glacis », probablement dans le secteur situé à l'ouest de l'ancienne Porte Blanche, un cultivateur déterra un sarcophage en pierre qui a livré une monnaie en or de Constant (*solidus*?) et un gobelet diatrète en verre incolore à résille rouge et inscription verte (*Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIII, n^o 5973 = 10025, 169; SCHWEIGHAEUSER, 1826, p. 358; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985, n^o 211).

N^o 7

1924 : gare centrale, lors de la construction d'un immeuble de bureaux, plusieurs fosses correspondant vraisemblablement à des dépôts de crémation ont été observées. La sépulture fouillée se présentait sous la forme d'une fosse (larg. 0,6 m; prof. 1 m) dans laquelle furent recueillis une assiette en céramique sigillée (présentant un défaut de cuisson) avec l'estampille *Domitianus f*, une lampe en sigillée, deux cruches et des fragments d'os humains noircis. F. Jaenger et Ch. Goehner signalent la présence, sur le même terrain, d'autres fosses du même type contenant des os humains, mais apparemment

sans mobilier. Dans la coupe de l'excavation, au nord, ils ont observé une structure en creux (long. observée: 6 m; prof. observée: 1,3 m) avec « des banquettes horizontales » sur les côtés et dont le remblai de comblement contenait quelques tessons, des fragments de tuiles et de grès. Ils l'interprètent comme une cave d'époque romaine (JAENGER, GOEHNER, 1924).

1992 : lors du forage de pieux pour la construction du parking Sainte-Aurélie, quelques tessons d'époque romaine ont été recueillis au nord de la zone en bordure du boulevard de Metz (KOHLE, WATON, 1992).

Les découvertes dans le secteur de l'église Sainte-Aurélie

N° 8

1864 : place Sainte-Aurélie, il fut mis au jour une tombe couverte de tuiles estampillées au nom de la VIII^e légion. Elle date probablement du Bas-Empire (P. V. du 11 juillet 1864, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 3, 1864-1865, 1865, p. 27).

1879 : place Sainte-Aurélie, des ouvriers-terrasiers ont trouvé une inhumation en cercueil cloué orientée ouest-est. Celle-ci a livré trois vases en verre, dont un est rattachable au type Morin-Jean 65 (seconde moitié du III^e siècle) et un autre au type Isings 106 b 2. Cette sépulture date de la fin du III^e siècle ou de la première moitié du IV^e (P.V. du 2 juin 1879, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 11, 1879-1880, 1881, p. 41; STRAUB, 1879-1880, p. 65-66, pl. II, point H; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985, n^{os} 299, 330).

R. Henning a présenté la photographie d'un collier de perles en pâte de verre daté de la période mérovingienne et enregistré comme provenant de la place Sainte-Aurélie, à 1,50 m de profondeur. Une fibule discoïde en proviendrait également. Ces objets se trouvaient certainement en contexte funéraire (HENNING, 1912, p. 65, pl. LIX, fig. 2 et 17).

N° 9

L'église Sainte-Aurélie est mentionnée pour la première fois dans un texte du début du IX^e siècle sous le nom d'église Saint-Maurice (BARTH, 1960-1963, p. 1356-1361; WILL, HIMLY, 1954, p. 44; SCHWIEN, 1992, p. 70). Au XII^e siècle, on sait qu'elle est le siège d'une paroisse (SCHWIEN, 1992).

1865 : dans l'église Sainte-Aurélie, lors des travaux d'excavation pour l'établissement d'un chauffage, furent dégagés deux sarcophages en pierre (grès?). Ils étaient situés, l'un à 2,10 m de profondeur et l'autre à 0,90 m sous le niveau de

dallage. Ils n'ont apparemment pas livré de mobilier. Leur datation est indéterminée (P.V. du 15 mai 1865, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 3, 1864-1865, 1865, p. 98; FORRER, 1927, I, p. 312, fig. 243).

N° 10

1912 : au 5, rue de Rosheim, R. Forrer a observé, probablement lors de la construction d'une maison, des restes de squelettes humains et des tessons de céramique. Le Musée Archéologique de Strasbourg conserve une monnaie en bronze de Licinius (307-333) provenant de cet endroit (FORRER, 1927, I, p. 311).

N° 11

Au 13, rue Martin Bucer, R. Forrer signale une inhumation orientée ouest-est qu'il a attribuée au haut Moyen Âge. Elle fut découverte dans la rue, devant le portail de la maison (FORRER, 1927, II, fig. 389, P).

N° 12

1968 : au 11, rue Martin Bucer et 30-32, rue Sainte-Marguerite, Ch. Dach a observé la destruction de tombes d'époque indéterminée (nombre non précisé) lors des travaux d'excavation pour la construction d'un immeuble (information orale J.-P. Rieb, Carte archéologique du SRA Alsace).

Les découvertes dans le secteur de la clinique Sainte-Barbe

N° 13

1892 : caserne Ganeval, lors de la construction de la nouvelle caserne, ont été mises au jour plusieurs inhumations. L'une d'elles est constituée d'un sarcophage, probablement du IV^e siècle. Elle a livré un vase en verre, une sigillée tardive, une épingle en bronze et deux monnaies, l'une de Maximien, la seconde de Constantin. Le Musée Archéologique de Strasbourg possède en tout sept vases en verre provenant de cet endroit (FORRER, 1927, I, fig. 241). L'un est un vase rattachable au type Isings 104 b de la fin du III^e siècle et de la première moitié du IV^e, peut-être celui trouvé dans le sarcophage. Les autres sont de date incertaine, mais certains sont comparables à des verreries allemandes des XV^e et XVI^e siècles. Par ailleurs, M. Schrickler a remis au Musée en 1894, parmi des objets de l'époque médiévale et moderne, deux scramasaxes témoignant probablement d'une occupation funéraire du haut Moyen Âge. R. Henning reproduit également un gobelet décoré au poinçon datant de la période mérovin-

gienne (P.V. du 23 novembre 1892, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 16, 1893, p. 191; P.V. du 19 juillet 1893, *ibidem*, 2, 17, 1895, p. 79; P.V. du 11 avril 1894, *ibidem*, 2, 17, 1895, p. 108-109; HENNING, 1912, p. 64, pl. LVIII, fig. 11; FORRER, 1916, p. 772-773; FORRER, 1927, I, p. 311-312, fig. 241, 242, 389 (point R); ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985, n° 296, II à VI).

1976 : dans la caserne Ganeval, à proximité de l'angle de la rue Sainte-Marguerite et de la rue de Molsheim, E. Kern a suivi les travaux d'excavation liés à la création d'un parking (creusement effectué sur 1,20 à 1,50 m de profondeur). Les observations archéologiques ont été réalisées dans des conditions difficiles, au fur et à mesure de l'avancée des travaux. Une quarantaine d'inhumations orientées ouest-est ont été observées. La notice de *Gallia* énumère seulement quelques-unes d'entre elles, notamment celles présentant des contenants construits et celles ayant livré du mobilier « remarquable ». La tombe SP8 était maçonnée (« remploi de blocs de calcaire oolithique et de dalles de *suspensura* »). Des tuiles ont été utilisées dans un cas comme couvercle, dans un autre elles étaient « disposées autour de la partie supérieure du corps ». Parmi les tuiles, deux étaient estampillées. La première présentait l'estampille NMLPAC, traduite par les inventeurs par *N(umerus) m(i)l(itum) Pac(ensium)* (AE, 1976, 490; *Gallia*, 1976, p. 398). La seconde fut retrouvée à l'état fragmentaire. Parmi le mobilier peu abondant découvert, il est signalé un collier de perles en pâte de verre, en quartz et en ambre (tombe SP1) et deux peignes typologiquement différents, dont l'un de forme rectangulaire à deux rangées que l'on rencontre plutôt en contexte mérovingien.

Les inventeurs datent sans beaucoup d'éléments cet ensemble funéraire des IV^e-V^e siècles et signalent par ailleurs d'autres tombes qu'ils attribuent aux périodes médiévales et modernes, époque d'activité du couvent Sainte-Marguerite. Ces dernières tombes se différencient par « un remplissage de terre plus sombre ». Au total, il transparaît peu d'informations de cet ensemble funéraire dont la chronologie peut éventuellement être revue à la lumière des fouilles récentes toutes proches (*Gallia*, 1976, p. 398-399; SCHWIEN, 1992, p. 60).

N° 14

1995-1997 : le secteur de la ZAC Sainte-Marguerite est, vers la fin du IV^e - début du V^e siècles jusqu'au milieu du V^e siècle, un espace funéraire : cinquante-deux sépultures dont quelques tombes d'enfants ont été fouillées pour une soixantaine localisées. Douze tombes sont attribuées à la fin du IV^e-

début du V^e siècles et quatre autres au milieu du V^e siècle. Un fond de cabane à six poteaux, peut-être mérovingien, a été observé (WATON *et alii*, 1998, p. 5-6; WATON *et alii*, 2002).

N° 15

1906 : dans l'impasse Sainte-Aurélie (*Sankt Aureliengässchen*), on mit au jour deux sépultures mérovingiennes qui ont livré quelques objets dont une fibule discoïde en argent, une lame de couteau du même métal, un peigne en os orné et une série de perles en pâte de verre (HENNING, 1912, p. 67, pl. LXI, fig. 22; FORRER, 1927, II, fig. 389 (point L), fig. 470-572, H à L).

N° 16

1820 : au 29, rue du Faubourg-National, lors du nivellement du sol de l'ancien couvent Sainte-Barbe, on découvrit plusieurs vases romains et des outils (?). Cette information figurait sur une cruche conservée au Musée Archéologique de Strasbourg. Il est fort probable qu'il s'agit de mobilier en rapport avec des dépôts de crémation (FORRER, 1927, II, p. 286, note 2).

1974 : dans la partie orientale de la cour de la clinique Sainte-Barbe, quatre sépultures à inhumation dont une d'enfant ont été mises au jour à l'occasion de travaux de terrassement. La tombe SP1, d'orientation est-ouest, était accompagnée d'une cruche datée de la fin du II^e ou du début du III^e siècle. La tombe SP2 contenait le crâne d'un enfant et plusieurs tessons de céramique romaine (sigillée, *terra nigra*, gobelet, cruche, amphore). La tombe SP3 a livré des fragments de squelette. La présence de clous laisse supposer un contenant cloué. Quelques éléments de squelette étaient présents dans la sépulture SP4, de même que plusieurs tessons de céramique à gros dégraissant (céramique proto-historique ou du haut Moyen Âge?). Près de la tombe SP3, la sépulture SP1 a livré un squelette de nourrisson, des clous en fer et de nombreux tessons de céramique romaine provenant de gobelets et de cruches (*Gallia*, 1976, p. 398).

1988 : lors de travaux d'extension et de restructuration de l'entrée de la clinique Sainte-Barbe, J.-P. Legendre a repéré une inhumation isolée, orientée est-ouest. La sépulture, fouillée par M.-D. Waton, contenait les restes d'un individu de sexe féminin en décubitus dorsal placé dans un cercueil de forme trapézoïdale présentant des traces de chaux. Un clou a été recueilli à la tête du squelette (DARDAINE, WATON, 1990).

1998 : lors de l'agrandissement de la clinique Sainte-Barbe, une opération préventive a mis au jour quatre-vingt-douze sépultures (BLAIZOT *et alii*, 2005). Une vingtaine de

tombes dépourvues de mobilier est attribuée aux IV^e-V^e siècles par la typologie des sépultures et une chronodate, tandis que les autres, datées par le mobilier et le radiocarbone, se répartissent entre le VI^e et la fin du VII^e siècle.

2001 : à l'occasion d'une petite intervention dans la cour Anglaise de la clinique Sainte-Barbe, treize sépultures ont été fouillées par P. Flotté (BLAIZOT *et alii*, 2005). Toutes sont datées du haut Moyen Âge, du VII^e siècle jusque dans le courant de l'époque carolingienne.

Les résultats obtenus lors de ces deux campagnes de fouille montrent que l'ensemble funéraire de l'Antiquité tardive est constitué d'un échantillon sélectionné de la population, puisque les adultes sont tous masculins, et en majorité jeunes. L'absence totale de mobilier est notable. Pour le haut Moyen Âge, deux sépultures de guerriers sont présentes, dont l'une comporte une panoplie quasi-complète. De rares individus, dispersés sur la surface fouillée, possèdent un mobilier relativement remarquable. Enfin, le recrutement de ce second ensemble présente un *sex ratio* équilibré mais un déficit important en jeunes enfants, ce qui est conforme aux pratiques funéraires généralement relevées pour ces périodes.

N° 17

1876 : au 33, rue du Faubourg-National, on découvrit un vase ossuaire que R. Forrer attribue au I^{er} siècle ap. J.-C. Trois autres vases et un squelette orienté S.-E./N.-O. furent également trouvés à cette occasion (P.V. du 12 février 1890, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 15, 1892, p. 14 ; FORRER, 1927, I, p. 285-286).

Les découvertes dans le secteur rue Saint-Michel - quai Altorffer

N° 18

1933 : le Musée Archéologique de Strasbourg possède des fragments de trois vases en verre des III^e-IV^e siècles, trouvés probablement à l'occasion de la percée de la rue Saint-Michel. Deux sont rattachables au type Isings 101 et l'autre au type Isings 105. Ces vases sont certainement issus d'un contexte funéraire (FORRER, 1933 ; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985, n^{os} 253, 272, 318). Le catalogue-inventaire du Musée Archéologique de Strasbourg contient des photos de tombes à tuiles et des dessins d'objets trouvés par Bischoff en 1933. C. Goehner a remarqué autour de ces tombes des os animaux. Il recense également un chapiteau romain recouvrant un vase ossuaire, « une poignée de canne » trouvée dans une tombe à tuiles, un disque en bronze perforé sur le bord et des plaques

perforées d'une cassette (Musée Archéologique de Strasbourg, n^{os} inv. 39456, 39467 à 39476, 39491, 39492, 39495).

1972 : à l'occasion de l'élargissement de la rue Saint-Michel, deux squelettes furent dégagés par les ouvriers (information orale J.-P. Rieb, Carte archéologique du SRA Alsace).

1978 : au 12, rue Saint-Michel (adresse antérieure à 1978) et au 27, rue du Faubourg-National, des dépôts de crémation (nombre non précisé) et une inhumation ont été découverts dans le loess lors de la reconstruction d'un immeuble. Les seules informations qui les concernent ont trait à une cruche à anse datée du début du II^e siècle et « des tessons » de la fin du II^e siècle. L'inhumation était accompagnée d'un gobelet à engobe lisse et à décor guilloché qui a été daté du IV^e siècle (*Gallia*, 1980, p. 454).

N° 19

La chapelle Saint-Michel (fig. 2, n° 8) est mentionnée pour la première fois en 778 dans un acte de donation accordé par l'évêque de Strasbourg, Rémi, à l'abbaye d'Eschau, *capellam sancti Michahelis ante civitate Argentinam*. Elle est citée dans la *Vita* de saint Arbogast qui place à cet endroit le lieu de sépulture de cet évêque (BARTH, 1960-1963, p. 1412-1414 ; FORRER, 1927, p. 748-749 ; WILL, HIMLY, 1954, p. 44-45 ; SCHWIEN, 1992, p. 71 ; BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 60-61). La chapelle Saint-Michel était édifiée sur une butte qui fut nivelée en 1766-1767 et dont il ne reste plus de traces à l'heure actuelle. D'après le plan Blondel de 1765, elle se situait au niveau de l'actuel n° 23, rue du Faubourg-National, à l'angle avec la rue Saint-Michel. Sur quelques représentations anciennes dont le plan Mérian de 1643, ce lieu est topographiquement bien marqué dans le paysage. Il est représenté sous l'aspect d'un monticule sur lequel est installée la chapelle. Sur un dessin de J.-A. Silbermann du milieu du XVIII^e siècle (bibliothèque municipale de Strasbourg, manuscrit Schneegans 896, fol. 14), on voit nettement que celle-ci est construite sur une butte dont les flancs ne paraissent pas aménagés. Elle est représentée dans un environnement non bâti, à l'exception d'un mur ruiné au premier plan que J.-A. Silbermann a qualifié de romain (WILL, 1993, fig. 204). L'accès à l'intérieur de la chapelle se fait par au moins deux escaliers (environ 1,5 m de hauteur) construits contre les murs. Si le niveau de circulation à l'intérieur se situait plus ou moins au niveau supérieur de ces escaliers, on peut supposer l'existence d'une salle en sous-sol.

1610 : d'après une chronique, un sarcophage en grès rose considéré comme romain fut déterré de la chapelle Saint-Michel et réutilisé en abreuvoir. Il fut par la suite déplacé

à l'église de Saverne (DACHEUX, 1897, p. 79-81; FORRER, 1927, I, p. 312)

1766-1767 : lors de la démolition de la chapelle et du nivellement partiel de la butte, il fut mis au jour de nombreux vases et urnes en céramique et en verre correspondant certainement à des dépôts de crémation. Une stèle funéraire en grès rose d'un soldat de la VIII^e légion (Flavius Peregrinus) fut également recueillie à cette occasion (OBERLIN, 1773, p. 113; SILBERMANN, 1775, p. 37-38; SCHWEIGHAEUSER, 1823, p. 279; SCHOEPFLIN, RAVENEZ, 1849-1851, p. 54-56, pl. III, n° IV; MORLET, 1860-1861, p. 75; STRAUB, 1876-1878, p. 339; STRAUB, 1887-1888, p. 375; *Corpus Inscriptionum Latinarum* XIII, n° 5979; SCHNITZLER, 1988, p. 176).

D'autres éléments mobiliers sont recensés : des lampes dont une portant la signature du potier *Strobili*, des vases en céramique sigillée; des tuiles estampillées au nom de la VIII^e légion; des monnaies trouvées « dans la colline même » (une d'Antonia Augusta avec au revers la légende Ti. Claudius Caesar Aug. et deux autres de Domitien); plusieurs briques estampillées au nom de l'évêque Arbogast. R. Forrer reproduit un flacon en verre rattachable au type Isings 84 estampillé I O H T dont il suppose qu'il provient d'une sépulture de la butte Saint-Michel (FORRER, 1927, I, p. 287-290, fig. 207-211, 248; II, p. 748-749, fig. 457; ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985, n° 163).

1817 : lors de la poursuite du nivellement de la butte Saint-Michel, M. Hintermayer trouva d'autres dépôts de crémation constitués de nombreuses urnes et vases en céramique et en verre, une coupe en verre et une inhumation qui a livré des bracelets et une monnaie en bronze de *Diadumenianus*. J.-G. Schweighauser signale également la découverte de « crânes cloués » (SCHWEIGHAEUSER, 1823, p. 281-283; WERNERT, 1970).

N° 20

1934 : le Musée Archéologique de Strasbourg possède un fragment de vase en verre rattachable au type Isings 120b (III^e-IV^e siècles) trouvé au 7, rue Saint-Michel. Il provient probablement d'une sépulture à inhumation (ARVEILLER-DULONG, ARVEILLER, 1985, n° 362).

N° 21

1963 : au 9, rue Saint-Michel, lors de la construction d'un nouvel immeuble, on mit au jour un sarcophage en grès dont seule la moitié du couvercle en bâtière était encore présente. La tombe avait été anciennement pillée, car il ne restait plus que des ossements de jambes. Les inventeurs

proposent de la dater du IV^e siècle ap. J.-C. (*Gallia*, 1964, p. 370-371).

N° 22

1976 : aux 4 à 8, rue Sainte-Marguerite, au cours des travaux de terrassement liés à l'extension de la Société Mutuelle Agricole, E. Kern a observé deux inhumations d'enfant et deux fours. Les tombes dont l'une semblait avoir été pratiquée dans un contenant cloué, n'étaient accompagnées d'aucun mobilier. Seuls quelques tessons apparemment d'époque romaine ont été recueillis dans le remblai de comblement. Ces sépultures datent ainsi vraisemblablement du Bas-Empire ou du haut Moyen Âge. E. Kern suppose toutefois qu'un fragment d'urne pourrait provenir d'un dépôt de crémation. Le comblement du four à épi central a livré des tessons datés du I^{er} siècle ap. J.-C. Dans le second four, qu'E. Kern estime plus tardif, voire médiéval, des tessons en pâte blanche, engobée rouge et sablée, ont été recueillis dans le comblement. Il a, par ailleurs, été fouillé un remblai, probablement d'une fosse, qui contenait des tessons gallo-romains (*Gallia*, 1978, p. 361 et 363; SCHWIEN, 1992, p. 51).

N° 23

1968 : au 2, rue Sainte-Marguerite, à l'occasion de l'aménagement d'une fosse à mazout, E. Kern a fouillé trois inhumations orientées ouest-est. Il a relevé la présence de chaux (?) et l'existence de cercueils (observation directe de clous?), qu'il date au plus tôt de la période moderne (XVII^e-XVIII^e siècles), sur la base de cette chaux, fréquente dans les cercueils modernes en Alsace (KERN, PÉTRY, 1972, p. 44).

N° 24

1971 : aux 3 et 4, quai Charles Altorffer et 17, 19, 21, rue du Faubourg-National, des travaux d'excavation pour construire de nouveaux immeubles ont provoqué la découverte d'un ensemble funéraire composé d'au moins un dépôt de crémation antique et d'une trentaine d'inhumations en très grande majorité exemptes de mobilier. E. Kern a observé et relevé les vestiges archéologiques au fur et à mesure des terrassements, ce qui explique qu'un certain nombre d'inhumations n'ont pu être fouillées ni même reportées sur le plan d'ensemble. Outre ces conditions d'intervention particulièrement difficiles, des terrassements médiévaux et modernes (fosses et caves), notamment en bordure de voirie, ont probablement détruit des niveaux plus anciens. La stratigraphie générale se caractérise à l'est par la présence de loess surmonté « de remblais de terre noire », au centre et à l'ouest par les sables rouges vosgiens de la Bruche surmontés de remblais.

La fosse 5 ne peut être interprétée avec certitude comme un dépôt de crémation. En effet, s'il est mentionné qu'elle contenait une cruche datée de l'époque claudienne et des fragments d'os brûlés, le fond et les parois étaient brûlés (bûcher?). Il est possible que deux autres fosses (fosses 1 et 2) datables du Haut-Empire aient eu un caractère funéraire.

Sur les trente-quatre sépultures à inhumation repérées, rares sont celles qui furent observées entières. L'avancée rapide des travaux n'a en effet permis de sauver dans de nombreux cas que la partie supérieure des squelettes. Il s'ajoute à cela des problèmes de conservation différentielle car quelques os de certaines sépultures installées dans les sables étaient dissous, contrairement à celles établies dans le loess. La datation de la presque totalité des tombes est indéterminée. Les rares éléments mobiliers datent de l'Antiquité tardive et il est probable que les sépultures ayant livré des clous (contenant cloués) datent également des IV^e-V^e siècles.

E. Kern et F. Pétry proposent de classer les tombes en plusieurs groupes sur le seul critère de l'orientation. Spatialement, quatre groupes se détachent nettement.

Le groupe le plus à l'est comprend neuf sépultures orientées est-ouest, tête à l'ouest avec un léger décalage vers l'ouest-sud-ouest (tombes SP1 à SP9). Une *tegula* posée de chant était placée aux pieds du squelette de la sépulture SP1; des clous sont signalés dans la sépulture SP3; un objet en fer interprété comme la ferrure de fermeture de cercueil provient de la tombe SP7.

Un deuxième groupe compte quatorze inhumations dont l'orientation, toujours est-ouest, présente un décalage vers l'ouest-nord-ouest (tombes SP10 à SP23). Des clous étaient présents dans les tombes SP10, SP11, SP12 et SP15. Une *tegula* a été retrouvée sur le crâne de la sépulture SP19. Le mobilier comprend deux peignes en os triangulaires que l'on trouve généralement à l'Antiquité tardive et une fusaiöle taillée dans un tessou (SP12); un anneau et une boucle de ceinture tous deux en bronze disposés sous le crâne de la sépulture SP15; dans la tombe SP21, un cruchon Alzey 32 et une écuelle Alzey 29 datant des IV^e ou V^e siècles ap. J.-C., et dans le remblai de la tombe SP10 des tessous de céramique romaine dont un bord d'écuelle attribué au V^e siècle, et des fragments de tuiles. Le sujet SP22 avait été placé de manière très inhabituelle: la tête à l'est, couché sur le ventre et les bras redressés en arrière. Entre les jambes de l'individu de la tombe SP23 fut trouvé un crâne d'enfant en bas âge (8 à 9 mois) dont les autres os ont été probablement dissous.

Un troisième groupe se compose de trois sépultures proches l'une de l'autre et orientées nord-sud, tête au nord-

nord-ouest (tombes SP32 à SP34). Seul un tessou de cruche romaine fut recueilli dans le remblai de l'une d'elles.

Un ensemble de huit autres sépultures situées à l'extrême ouest de la zone d'investigation se caractérisent par des orientations très différentes, aussi bien à dominante nord-sud qu'est-ouest (tombes SP24 à SP31). Des clous furent trouvés dans la tombe SP26. Les sujets des tombes SP29 et SP30 portaient chacun à l'un des avant-bras un bracelet torsadé en bronze. Il a par ailleurs été trouvé hors stratigraphie une monnaie de Gratien (*Gallia*, 1972, p. 392-393; KERN, PÉTRY, 1972; SCHWIEN, 1992, p. 47, 59-60).

N° 25

1901 : en creusant une cave au 7, quai Charles-Altorffer, on découvrit une inhumation orientée nord-sud, accompagnée de deux vases dont une sigillée de forme Drag. 32 (Catalogue-inventaire du Musée Archéologique de Strasbourg, n° 18648; FORRER, 1927, I, p. 344).

Non localisés précisément

XVIII^e siècle: J.-A. Silbermann signale qu'en creusant une cave derrière la butte Saint-Michel (secteur du couvent Sainte-Barbe), on a découvert trois sépultures en sarcophage. Le plus grand, orienté nord-sud, a livré une bouteille en céramique et des vases en verre dont une lampe. Dans les deux autres sarcophages, orientés différemment (ouest-est?), ont été recueillis quelques objets (non précisés) et trois monnaies des empereurs Hadrien, Maximien et Dioclétien (SILBERMANN, 1775, p. 39; FORRER, 1927, I, p. 311).

Vers 1870 : des ouvriers ont rapporté à A. Straub qu'ils ont trouvé à l'est du couvent Sainte-Barbe des sépultures à dalles à l'occasion de travaux menés suite aux bombardements (sans autre précision). Ces sépultures datent peut-être de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge (STRAUB, 1876-1878, p. 340).

1897 : derrière le couvent Sainte-Barbe, il a été mis au jour un « sarcophage mérovingien renfermant divers objets de parure » (P.V. du 14 octobre 1896, dans *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 18, 1897, p. 60).

Plusieurs objets mérovingiens en bronze trouvés dans l'enceinte du couvent Sainte-Barbe et provenant certainement tous d'un contexte funéraire étaient inventoriés au Musée Archéologique de Strasbourg au début du XX^e siècle. L'ensemble de ces découvertes se place certainement entre la partie orientale de l'actuelle clinique Sainte-Barbe et au-delà de la rue Saint-Michel, vers l'est, emprise auparavant occu-

pée par le couvent Sainte-Barbe. R. Henning signale une tombe accompagnée d'une languette en bronze doré, d'une autre languette plus grande, d'une petite boucle d'oreille et d'une monnaie attribuée à Faustine (fin II^e siècle). Cette sépulture semble dater du milieu du VII^e siècle (HENNING, 1912, p. 65, pl. LIX, n° 4). R. Henning présente sur une autre planche une boucle de ceinture en bronze avec décor géométrique (VII^e siècle) dont on ne sait si elle provient du contexte précédent ou d'une autre tombe (HENNING, 1912, p. 67, pl. LXI, n° 5). R. Forrer reproduit deux autres boucles de ceinture en bronze provenant de Sainte-Barbe (FORRER, 1927, II, fig. 468, C et D; HENNING, 1912, p. 65, pl. LIX, n° 4 et p. 67, pl. LXI, n° 5; FORRER, 1927, II, fig. 468, A et D; SCHNITZLER, 1997, notice 18, p. 59).

Les découvertes aux abords nord de la rue du Faubourg-National

N° 26

Début XX^e siècle?: au 28, rue du Faubourg-National, il fut découvert un vase que R. Forrer suppose avoir été associé à un dépôt de crémation (FORRER, 1927, I, p. 286, fig. 204).

N° 27

Début XX^e siècle?: du 38, rue du Faubourg-National, proviennent une boucle en bronze, un scramasaxe et un couteau (sans autre précision). Ces objets probablement mérovingiens paraissent issus d'un contexte funéraire (FORRER, 1927, II, fig. 470, G).

N° 28

Début XX^e siècle?: au 46-48, rue du Faubourg-National, on mit au jour une inhumation mérovingienne accompagnée d'un scramasaxe et de deux boucles en bronze (FORRER, 1927, II, p. 760-762, fig. 469 (E et F)).

N° 29

1873: au 60, rue du Faubourg-National, en creusant un nouveau puits lors de la reconstruction de l'Auberge de la Charrie (à 15 m de la rue), on découvrit à 1,60 m de profondeur une stèle funéraire en calcaire d'un soldat de la II^e légion (Titus Julius) datée de la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. (P.V. du 1^{er} juillet 1878, *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2, 10, p. 130-132, fig. 131; FORRER, 1927, I, p. 273-274, pl. XXXIV, 1; *Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIII, 5977; ESPÉRANDIEU, 1928, n° 7296; HATT, 1964, n° 3; Notice 147 de B. Schnitzler, dans SCHNITZ-

LER *dir.*, 1988, p. 175; SCHWIEN, 1992, p. 48; SCHNITZLER, 1996, n° 2, p. 98-99).

N° 30

1976: au 51, rue de la Course, 72, rue du Faubourg-National, à la suite de travaux d'excavation, il a été observé « un niveau romain » à 2 m sous le niveau de surface ainsi que des fosses qu'E. Kern estime pouvoir correspondre à des dépôts de crémation (*Gallia*, 1978, p. 363).

BILAN GÉNÉRAL DES CONNAISSANCES DANS LE FAUBOURG OUEST

Les trois premiers siècles de notre ère

Les dépôts de crémation du Haut-Empire ont été trouvés de part et d'autre de la voie antique reliant l'agglomération située sur l'actuelle ellipse à Koenigshoffen (fig. 3). Dans le secteur de la rue du Faubourg-National, les découvertes funéraires sont localisées essentiellement au sud de celle-ci et dans une bien moindre mesure le long de sa bordure nord. Il semble en être de même dans la zone du réseau ferré actuel, au nord de la rue de Koenigshoffen, où, mis à part une concentration de dépôts de crémation trouvée en 1878 entre la rue du Rempart et le fossé des Remparts (à près de 100 m de la voie antique) et probablement une autre reconnue en 1924 au niveau de la gare centrale, l'essentiel des vestiges de ce type ont été mis en évidence dans le secteur du dépôt de locomotives, au sud du tracé supposé de la voie antique.

Le nombre d'inhumations du Haut-Empire recensées est nettement insuffisant (deux seulement) pour définir leur relation topographique avec les dépôts de crémation.

Les dépôts de crémation pour lesquels on dispose d'une datation étant très peu nombreux, il est impossible de faire une proposition de développement de l'occupation funéraire de cette zone au cours des I^{er}-III^e siècles. Les plus anciens observés au 3-4, quai Charles-Altorffer (n° 24) sont datés du I^{er} siècle ap. J.-C. (KERN, PÉTRY, 1972). Un autre de la fin du I^{er} siècle est signalé rue Sainte-Marguerite (n° 12) (*Gallia*, 1978, p. 361). De la première moitié du I^{er} siècle date la stèle funéraire du soldat Titus Julius, découverte au 60, rue du Faubourg-National (n° 29) (FORRER, 1927, p. 273-274). Une autre stèle de la fin du I^{er} siècle, au nom de Titus Flavius Peregrinus, a été recueillie dans le secteur de la butte Saint-Michel (n° 19) (FORRER, 1927, p. 287-289, fig. 207-211). Les vestiges attribués au II^e siècle et à la première moitié du III^e siècle sont peu fréquemment signalés. À cette période, se rattachent seulement deux inhumations découvertes l'une dans la cour

de la clinique Sainte-Barbe (n° 16) (*Gallia*, 1976, p. 398) et l'autre dans le secteur du dépôt de locomotives (n° 5) (SCHNITZLER, 1986), ainsi que quelques dépôts de crémation trouvés rue Saint-Michel (n° 18) (*Gallia*, 1980, p. 454) et entre la rue du Rempart et le fossé des Remparts (n° 3) (STRAUB, 1879-1880). On ne dispose d'aucune datation pour les dépôts de crémation découverts lors du nivellement de la butte Saint-Michel à la fin du XVIII^e siècle (n° 19), de même que pour ceux trouvés lors des travaux de terrassement de 1568, dans le secteur du dépôt de locomotives (n° 5).

Le caractère diffus des découvertes du quai Altorffer, ou ponctuel de la rue Sainte-Marguerite, contraste nettement avec les concentrations du dépôt de locomotives (une centaine de dépôts de crémation), de la butte Saint-Michel et de la rue Saint-Michel. Il semble donc que plusieurs grands espaces funéraires coexistaient avec des dépôts de crémation isolés ou en très petit nombre. D'autres espaces comme la zone au nord de la rue du Faubourg-National apparaissent en revanche vierges de toute occupation funéraire, mais cela reflète peut-être tout simplement l'activité archéologique.

Le Bas-Empire

Les inhumations datées du Bas-Empire représentent quantitativement l'essentiel des vestiges du secteur.

L'ensemble funéraire de la Porte Blanche (n° 4) constitue à ce jour le plus vaste ensemble funéraire fouillé à Strasbourg, avec ses deux cent quarante-deux tombes, dont au moins quatre-vingts sont datées de la seconde moitié du III^e et de la première moitié du IV^e siècles. Mentionnons également au sud-est de cet ensemble le groupe d'inhumations datées de la seconde moitié du III^e siècle et du IV^e siècle, et fouillées en 1968 au niveau de l'échangeur de l'autoroute A35. Trois avaient été placées dans un sarcophage en grès.

Les fouilles récentes, toutes situées au sud de la rue du Faubourg-National, ont mis au jour au total près de cent trente inhumations comprenant des sépultures du Bas-Empire et une grande majorité de tombes d'époque indéterminée. Les trente-quatre inhumations fouillées quai Altorffer en 1971 (n° 24) étaient orientées majoritairement ouest-est et quelques-unes nord-sud. Sur l'ensemble, trois ont livré du mobilier dont certains objets sont datables du IV^e ou V^e siècles. Dans la Caserne Ganeval (n° 13) en 1976, très peu de tombes sur la quarantaine d'inhumations fouillées ont livré du mobilier susceptible de les dater (*Gallia*, 1976). Il est simplement signalé l'emploi de tuiles dans le coffrage de deux tombes. Les fouilleurs ont proposé d'attribuer une bonne partie des inhumations de ces deux lieux de découverte au

Bas-Empire. ZAC Sainte-Marguerite (n° 14), les cinquante-deux sépultures fouillées étaient orientées ouest-est, à l'exception de trois. Cinq ont été attribuées d'après le mobilier à la fin du IV^e et au début du V^e siècles et cinq autres au milieu du V^e siècle. Les autres ne sont pas datées (WATON *et alii*, 2002). Vingt-deux squelettes reposaient dans un contenant cloué. À Sainte-Barbe, dix-neuf sépultures, pratiquées pour la plupart en cercueil cloué, appartiennent aux IV^e-V^e siècles (BLAIZOT *et alii*, 2005).

Des découvertes ponctuelles montrent une occupation funéraire à cette période au niveau de la rue Saint-Michel (n° 18), à quelques mètres à l'est de la clinique Sainte-Barbe. J.-J. Hatt signale la découverte d'un sarcophage en grès rose surmonté d'un couvercle en bâtière qu'il propose de placer au Bas-Empire (HATT, 1964, p. 370) et F. Pétry, une inhumation accompagnée d'un gobelet du IV^e siècle (*Gallia*, 1980, p. 454).

En considérant les sépultures ayant fait l'objet d'une datation d'après le mobilier, on constate de légers décalages chronologiques. Celles de la Porte Blanche et de l'échangeur A 35 (n° 1) sont datées de la fin du III^e-début IV^e siècles, celles de Sainte-Marguerite et de Sainte-Barbe, à l'est de la zone, fin IV^e-milieu V^e siècles. Cela signifie-t-il que ce dernier pôle funéraire s'est constitué plus tardivement? Il est délicat de répondre à cette question compte tenu de la fraction importante de sépultures non datées dans l'un et l'autre de ces ensembles funéraires. La datation des sépultures est un problème récurrent de tous les ensembles funéraires répertoriés et il n'est pas possible à partir de la documentation disponible de savoir si l'absence ou la présence de mobilier dans un ensemble funéraire traduisent des chronologies distinctes ou des différenciations sociales ou de mode d'inhumation. Les inventeurs des ensembles funéraires ont jusqu'ici eu tendance à dater toutes leurs séries de sépultures à partir des quelques-unes ayant livré du mobilier. Il est donc difficile, dans cette zone, de déterminer si, tout au long du Bas-Empire, il existait une seule nécropole bien circonscrite dans l'espace, ou plusieurs pôles funéraires bien différenciés, ou encore un ou plusieurs gros ensembles funéraires avec un « semis » de sépultures isolées.

Le haut Moyen Âge

Quelques découvertes anciennes permettent de supposer l'existence d'une occupation funéraire au haut Moyen Âge, sans qu'il soit possible de définir son importance. Elles sont répertoriées dans le secteur de la rue du Faubourg-National (n^{os} 27 et 28), place Sainte Aurélie (n^{os} 8, 9 et 11) et aux

abords sud de la clinique Sainte-Barbe (n^{os} 13 et 15). Des objets mérovingiens ont par ailleurs été découverts dans l'enceinte de la caserne Ganeval en 1892.

Les éléments pouvant se rapporter à cette période sont rares. Un « fond de cabane » à six poteaux a été fouillé à l'emplacement de la ZAC Sainte-Marguerite (n^o 14). Son appartenance à l'époque mérovingienne n'est pas assurée, puisque ces constructions semi-excavées à six poteaux, de tradition germanique, « Grubenhäuser », apparaissent en Gaule vers le milieu du IV^e siècle (VAN OSSEL, 1992, p. 127), mais on notera qu'il recoupe un cercueil du Bas-Empire.

Par ailleurs, des textes du Moyen Âge mentionnent deux édifices religieux, dont les fondations remontent peut-être au début du haut Moyen Âge : la chapelle Saint-Michel et l'église Sainte-Aurélié (fig. 2, n^{os} 8 et 9). Dans ce cas, ces édifices religieux ont-ils un lien direct et continu avec les espaces funéraires connus pour l'Antiquité tardive ? La mise en évidence de sépultures de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, lors de la fouille de la clinique Sainte-Barbe, donne peut-être l'occasion de faire le point en apportant de nouveaux éléments de réflexion, et plus précisément, de poser le problème de l'articulation entre ces occupations funéraires successives et les sanctuaires.

ESPACES FUNÉRAIRES ET DYNAMIQUE URBAINE

LES TOMBES DE L'ELLIPSE ET DES SECTEURS PÉRIPHÉRIQUES

Des inhumations non datées sont mentionnées dans l'ellipse (fig. 4).

Deux proviennent de la rue Brûlée, qui jouxte la limite nord du *castrum* (fig. 4, n^o 1), et dans les couches de destruction d'une tour du rempart Bas-Empire, au nord-est, a été trouvée une tombe sans mobilier (fig. 4, n^o 2). Des os humains en situation secondaire sont indiqués dans la partie nord du *castrum* (impasse des maçons et rue des Recollets, fig. 4, n^{os} 3 et 4), tandis que trois tombes proviennent des rues adjacentes à Saint-Étienne (rue Courtine, fig. 4, n^o 5 ; place Saint-Étienne, fig. 4, n^o 6). Une tombe non datée dans la CAG, mais attribuée par J.-J. Schwien au Bas-Empire (SCHWIEN, 1992, carte 5), est mentionnée rue du 22 novembre (fig. 4, n^o 7) dans la partie ouest de l'ellipse ainsi que deux squelettes, rue M. Luther, dans la partie sud près de Saint-Thomas (fig. 4, n^o 8). L'ouvrage récent de la *Carte Archéologique de la Gaule* les place, sans beaucoup d'arguments, dans le haut Moyen Âge (CAG, 2002, p. 508-509). Les critères

d'attribution restent flous, lorsqu'ils existent, à l'instar de l'inhumation de la rue de la Nuée Bleue (fig. 4, n^o 9), qui est évoquée comme « peut-être une tombe maçonnée ». Rue des Clarisses dans l'ellipse (fig. 4, n^o 12), une tombe, exhumée en 1958, reste non datée (*Gallia*, 1978, p. 360), de même que celle, trouvée en 1888 à l'angle de la rue des Bonnes Gens et de la rue Ingwiller (CAG, 2002, p. 483) au nord de l'ellipse (fig. 4, n^o 16).

Dans l'ellipse, l'inhumation exhumée rue Hanong dans le comblement d'une cave, daté fin II^e-début III^e siècle, pourrait éventuellement être du Bas-Empire (fig. 4, n^o 14). Récemment, une sépulture isolée, datée par le radiocarbone entre le début du III^e et le début du V^e siècle, a été trouvée dans la tranchée d'épierrement d'un bâtiment du II^e siècle, lors de la fouille du parking de la rue de la Fonderie au lieu-dit « espace Schoepflin » (fig. 4, n^o 10) dans la partie N-N-O de l'agglomération (VAXELAIRE, 2000, p. 61). Dans le même secteur, au niveau de la place Broglie, un ensemble funéraire implanté le long de la voie antique *via principalis* (voie de Brumath) semble en usage à la période carolingienne (fig. 4, n^o 11), mais cette datation n'est attestée que par une seule analyse radiocarbone (ARC 1951-775 à 980 ap. J.-C.) (BOËS *et alii*, 2000). Enfin, en dehors de l'ellipse au sud de Saint-Thomas, une tombe trouvée rue du Dragon (fig. 4, n^o 13) peut être attribuée au Bas-Empire en raison de la présence d'une céramique sigillée tardive (HENNING, 1912, p. 67).

Il n'est pas exclu que les sépultures situées à proximité de Saint-Étienne et de Saint-Thomas soient liées aux édifices médiévaux, mais le groupe situé aux abords de la partie nord-est du *castrum* et l'ensemble fouillé place Broglie ne sont pas *a priori* en relation avec un sanctuaire. Bien que le rattachement à l'ensemble de Broglie de toutes les découvertes funéraires du secteur demeure largement hypothétique, l'ensemble de ces sépultures définit un espace relativement étendu, qui, en l'état des connaissances, ne paraît pas avoir été utilisé en tant que tel dans le courant du Haut-Empire. L'ensemble funéraire situé place Broglie a été fouillé en deux parties non jointives, totalisant une surface de 30 m d'est en ouest sur 10 m du nord au sud et un nombre de trente-six sépultures primaires. La première, localisée à l'ouest de la voie principale N-S, livre cinq tombes qui recoupent en partie la voie secondaire qui lui est perpendiculaire à ce niveau (fig. 4). La seconde s'étend vers l'est, perpendiculairement à la voie principale, mais aucune sépulture n'a été fouillée aux abords de cette dernière. Le squelette daté (SP19) repose dans une tombe en fosse à fond concave, typologie compatible avec la datation obtenue. Toutefois, une seule date ne saurait être

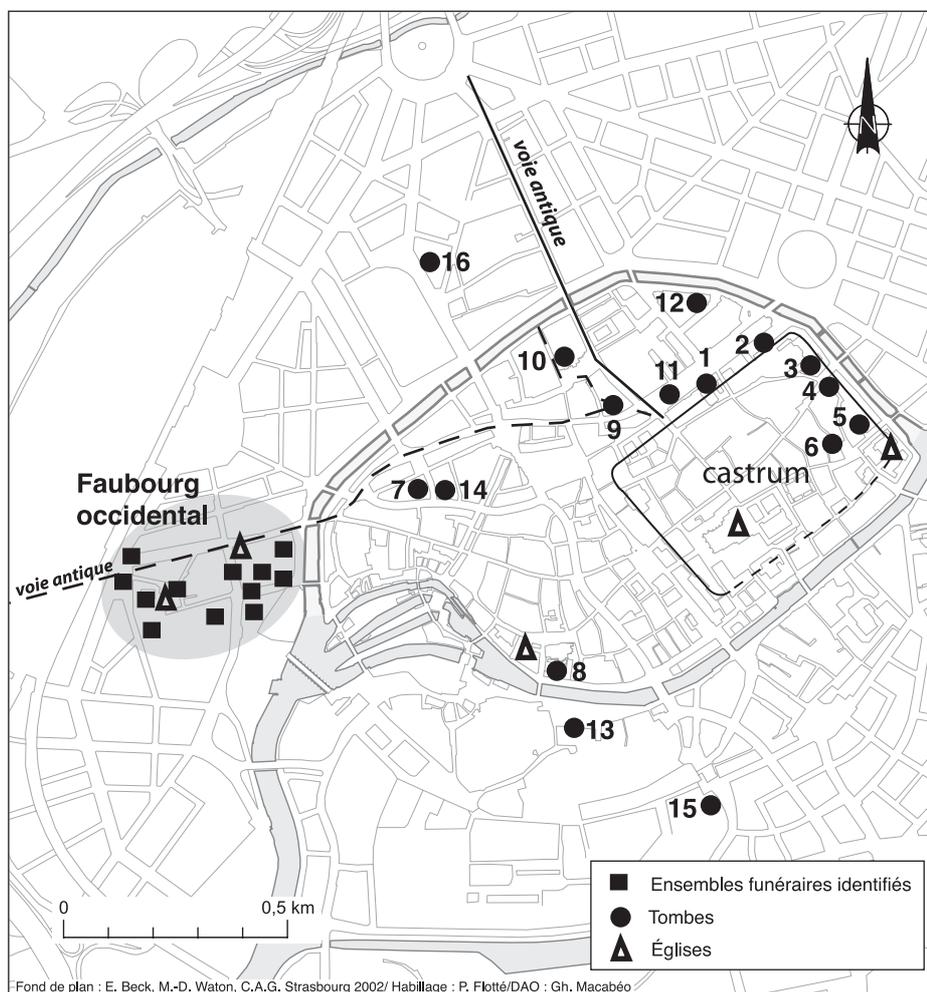


Fig. 4. Situation des tombes tarso-antiques, alto-médiévales et non datées dans l'ellipse et dans les secteurs périphériques (fond de plan : E. Beck, M.-D. Waton, in : CAG, 2002 ; carte : F. Blaziot ; DAO : G. Macabéo).

représentative de l'ensemble funéraire, d'autant que parmi les types de tombes reconnus, certains sont proches de ceux relevés à Sainte-Barbe pour la période qui précède (comm. pers. É. Boës). Si aucun cercueil cloué n'est présent, trois cas se rapportent à des assemblages ponctuels d'un couvercle à l'aide d'un clou et trois inhumations ont été pratiquées dans des contenants de bois étroits. À Sainte-Barbe, ce mode d'assemblage est fréquent dans les tombes mérovingiennes, tandis que sur le même site et sur celui de Sainte-Marguerite, les contenants étroits sont rattachés à la fin du v^e et peut-être au vi^e siècle (BLAZIOT *et alii*, 2005). L'ensemble présente des zones de densités variables (BOËS *et alii*, 2000) et est plus clairsemé vers le sud, en direction du *castrum*. L'une des particularités relevées sur le site est la présence de pathologies invalidantes, qu'il resterait à interpréter dans le cadre d'une étude paléoépidémiologique de l'ensemble de la population.

La radiodation démontre la présence de sépultures carolingiennes dans ce secteur, mais si l'origine de cette zone funéraire est probablement plus ancienne, nous ne disposons d'aucun élément pour le préciser, tant dans ce groupe que parmi les inhumations situées dans sa périphérie (fig. 4, n^{os} 9, 1, 2, 12).

Pour ce qui concerne la périphérie méridionale, la CAG propose de rattacher la sépulture trouvée rue du Dragon à l'ensemble funéraire mal localisé dans ce secteur, de la rue des Arcades (CAG, 2002, p. 192). Ce dernier ayant livré des dépôts de crémation, il paraît avoir été en usage dès le Haut-Empire, jusque dans le courant des siècles suivants (fig. 4, n^o 13; fig. 2, n^o 12). La tombe trouvée au niveau de la porte de l'hôpital civil au sud de l'ellipse et datée du Bas-Empire par Forrer (fig. 4, n^o 15) est en revanche trop éloignée de cet ensemble pour en faire partie, mais là encore ce groupe se

situé aussi dans un secteur qui a livré des sépultures du Haut-Empire (fig. 2, n° 10).

La même remarque peut être émise à propos des tombes relevées dans l'ellipse (fig. 2, n° 111, 3), même si toutes ne sont pas datées; par ailleurs, celles-ci, situées rue du 22 novembre et rue Hannong d'une part, puis rue de la Nuée Bleue et espace Schoepflin d'autre part, pourraient être en relation avec les deux voies principales toujours en fonction au Bas-Empire.

L'ANTIQUITÉ TARDIVE

Le faubourg occidental dans le paysage urbain

En reprenant l'ensemble des mentions de découvertes attribuées à l'Antiquité, nous ne pouvons nous empêcher d'être frappés par le vide archéologique de ce secteur, en dehors des sépultures, qui pose le problème de la relation entre l'occupation funéraire et les autres activités périurbaines. Les récentes données de la CAG ne font mention d'aucun vestige d'habitat hors de l'ellipse dès la fin du III^e siècle (CAG, 2002, p. 169). Les rares zones d'occupation attribuées aux II^e et III^e siècles, situées au nord et au sud-ouest de cette dernière, paraissent abandonnées. En dehors du fond de cabane (tardo-antique ou mérovingien?) trouvé à Sainte-Marguerite, on constate l'absence totale de vestiges témoignant d'activités « industrielles », commerciales ou agricoles, fréquemment associés aux sépultures par ailleurs (BEDON, 1998, p. 10-11). En effet, la soi-disant séparation des morts et des vivants, que l'on continue à vouloir imposer comme le modèle antique en dépit des données archéologiques provenant de plusieurs villes, cède la place, de plus en plus, à l'image d'un paysage périurbain beaucoup plus contrasté (TRANOY, 1995, p. 834; KAISER, 1996, p. 488). Or, à Strasbourg, le secteur ouest ne paraît pas urbanisé; les zones funéraires étudiées ici semblent se situer à distance de la ville, ou en tout cas dans un secteur où les activités suburbaines ne sont pas développées. De rares informations, comme celle d'un épandage de tessons du III^e siècle à Sainte-Marguerite et celle de « fosses romaines », dont l'une livre une sculpture du I^{er} siècle ap. J.-C., mentionnées lors de l'intervention réalisée en 1988 à Sainte-Barbe, ne peuvent être discutées: il est impossible de dire à quel type d'activité ces structures correspondent, en l'absence d'un examen précis du type de matériel.

En dehors du *castrum*, les noyaux d'occupation du IV^e siècle concernent principalement la partie nord de l'ellipse (fig. 5), ainsi qu'un petit secteur au sud, autour de l'église

Saint-Thomas, mais restent peu caractérisés en raison des petites surfaces d'investigation archéologique ou de l'ancienneté des découvertes. Monnaies, céramiques, « mobilier piégé », « un mur tardif » ou « un niveau d'occupation » ou de « destruction », constituent, mis à part la mention de deux grands bâtiments à nefs rue Marbach et rue de la Fonderie, les seules informations disponibles. Des traces d'artisanat sont toutefois signalées au nord par J.-J. Schwien (SCHWIEN, 1992, carte 5) et aux alentours de Saint-Pierre-le-Vieux, J. Baudoux évoque la découverte de quelques cornes et de découpes de cuir dans deux fosses du II^e siècle (BAUDOUX, 2000, p. 41). Les données sont moins précises que pour les siècles précédents, mais se répartissent dans les mêmes zones à l'intérieur de l'ellipse. En revanche, à l'exception du secteur de l'église Saint-Thomas, aucune trace d'habitat n'est attestée au V^e siècle en dehors du *castrum*, dont les vestiges restent de plus, localisés autour de Saint-Étienne.

Ainsi, à Strasbourg, les quartiers suburbains d'habitat sont-ils plus resserrés autour du *castrum* que l'on pouvait le croire? Dans l'ellipse, les données qui concernent l'Antiquité tardive restent insuffisantes, mais l'inventaire systématique des découvertes archéologiques réalisées dans le faubourg prouve que les espaces funéraires occidentaux semblent dissociés des secteurs dévolus à la production. Le fait que ces ensembles funéraires soient éloignés des zones domestiques et économiques ne signifie pas que ces secteurs n'appartiennent pas aux *suburbia*; simplement, l'absence de bâti et de traces d'activités autres que funéraires même pour le Haut-Empire, montre qu'ils se situent en dehors des *continentia*, ce que la densité des espaces funéraires laissait d'ailleurs envisager, et bat en brèche l'hypothèse selon laquelle « l'habitat se serait étendu depuis le camp jusqu'à l'extrémité du faubourg actuel {Koenigshoffen} pour former une agglomération ouverte, ordonnée le long des voies principales » (KERN, 1998, p. 201). Ce modèle, proposé par ailleurs pour Bonn, Neuss et Mayence, où l'on observe un développement continu des espaces funéraires mêlés aux espaces domestiques entre les deux pôles urbanisés (*castrum* et *vicus*: KAISER, 1996), n'est pas validé par les données archéologiques du faubourg occidental de Strasbourg, d'autant que Koenigshoffen a périclité au III^e siècle. On se rapprocherait plutôt d'un modèle plus classique pour la Gaule, selon lequel les *suburbia* se développent en un schéma rayonnant, sur des distances variables le long des voies de communication (ARNAUD, 1998, p. 81).

L'étude des dépôts sédimentaires des faubourgs ouest de Strasbourg, observés dans la section orientale de la rue du Faubourg-National, au-delà de son intersection avec la

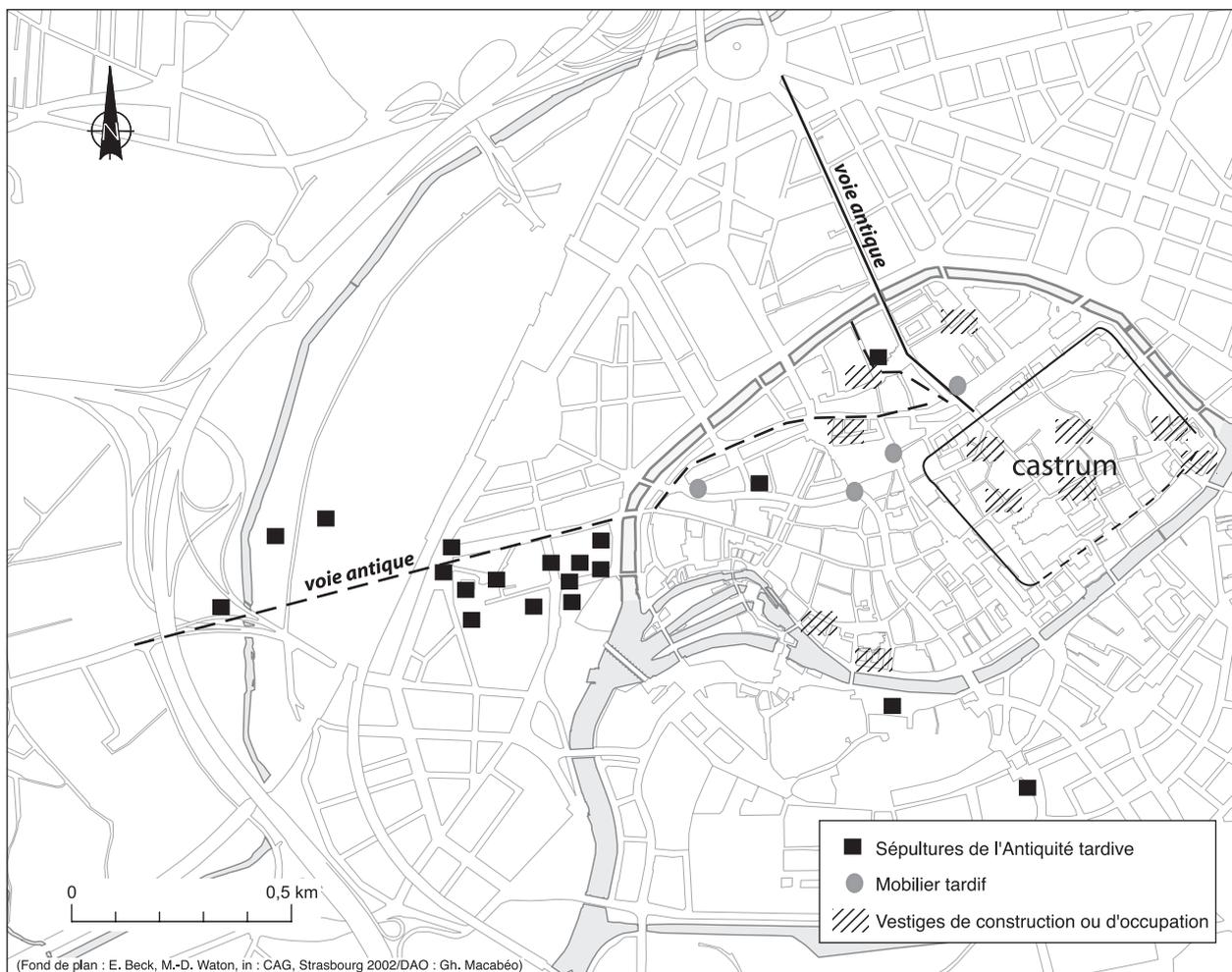


Fig. 5. Strasbourg au Bas-Empire : sépultures avérées et zones d'habitat
(fond de plan : E. Beck, M.-D. Waton, in : CAG, 2002 ; carte : F. Blaizot ; DAO : G. Macabéo).

rue Saint-Michel, montre que le secteur était défavorable à une implantation humaine (SCHNEIDER, 2000). Ont été constatées la présence de chenaux hydrographiques évolutifs et une instabilité générale du terrain caractérisé par des effondrements de terrasse; le cours de l'Ill a constamment évolué depuis le Néolithique et pour ce qui concerne l'Antiquité tardive, sa limite est localisée dans la partie sud-est du site de Sainte-Marguerite (WATON *et alii*, 1998). Cette manière de reléguer les sépultures dans des terrains incultes (en milieu rural, BEL *et alii*, 1993) ou problématiques (à l'intérieur de l'espace urbanisé mais en zone inondable en milieu urbain) est constatée de façon récurrente dans le monde antique (FRASCONE, 1999 ; BEL, FABRE, 2001, p. 222) et peut expliquer en partie la concentration des espaces funéraires dans ce secteur, l'habitat s'étant installé

sur l'avancée de la terrasse qui surmonte les zones alluvionnaires du sud et de l'est. Devons-nous alors rechercher ici les zones des *suburbia* affectées aux cultures maraîchères, les *horti* qui jouxtent les zones périphériques des centres urbains antiques et leur assurent un approvisionnement de proximité (VAN OSSEL, PIETERS, 1998) ? Aucune étude géoarchéologique n'a pour l'instant été entreprise pour le vérifier. Mais si nous sommes dans des zones agricoles, le vide archéologique n'est pas surprenant. On notera qu'il faut attendre les XII^e-XIII^e siècles, pour que les premiers aménagements, en termes de maîtrise du milieu, voient le jour (NILLES, BAUDOIX, 2000). Durant toute l'Antiquité et le haut Moyen Âge, les travaux nécessaires pour lutter contre les aléas de la Bruche et du Rhin n'ont pas été effectués dans ce secteur, résolument dévolu aux morts.

Topographie funéraire de l'Antiquité tardive

Comme on l'a vu, mis à part quelques doutes émis par E. Kern et F. Pétry à propos des sépultures du quai Altorffer et de la caserne Ganeval, toutes les tombes fouillées dans le quartier périurbain occidental de Strasbourg ont été systématiquement attribuées à l'Antiquité tardive, malgré les mentions d'objets mérovingiens dans les fouilles anciennes, dont les contextes sont malheureusement peu documentés. Les sépultures du haut Moyen Âge étant manifestement implantées dans des secteurs qui accueillent au préalable des tombes antiques, la fréquence des tombes dépourvues de mobilier et le fait que l'évolution des modes sépulcraux ne corresponde pas aux rythmes que nous définissons pour caractériser les phases chronologiques, ne favorisent pas la distinction entre les deux périodes. Ainsi, l'image que nous pouvons avoir aujourd'hui de l'évolution topo-chronologique des zones funéraires serait à repreciser.

À Sainte-Barbe, les divers points de découverte montrent que les sépultures antiques sont situées dans un certain secteur du site (BLAIZOT *et alii*, 2005, et fig. 6). Plus près de la rue du Faubourg-National, les tombes datent manifestement du Haut-Empire (fouille de 1974), le Bas-Empire est localisé au S.-O. (zone A), alors que les tombes fouillées au S.-E. (zone B) sont attribuables au haut Moyen Âge, puisqu'on ne relève aucun cercueil cloué Cour anglaise et que la radiodation d'un squelette situé en base de stratigraphie donne la fin du VII^e siècle. En effet, à propos de la sépulture SP25, non fouillée mais observée par M.-D. Waton dans le cadre d'une surveillance de travaux, il est mentionné « deux clous issus du comblement », information insuffisante pour envisager que la tombe est un cercueil cloué, dans la mesure où l'on ignore à quel niveau ils se situent. Soit ces deux clous sont résiduels, soit ils représentent les vestiges d'un mode de fixation ponctuel du couvercle, les deux propositions étant compatibles avec leur situation « dans le comblement », auxquels cas, la sépulture est potentiellement postérieure au Bas-Empire.

L'organisation des sépultures de l'Antiquité tardive dans le secteur A de Sainte-Barbe et dans l'espace Sainte-Marguerite révèle un espace de circulation d'une largeur d'environ 9 m, de part et d'autre duquel les tombes furent implantées (BLAIZOT *et alii*, 2005, et fig. 7). Si on le prolonge théoriquement en direction du N.-N.-O., il vient former un angle obtus avec la rue du Faubourg-National (*Decumanus Maximus*) ; ainsi, l'orientation de ce « chemin » ne s'organise pas en fonction du *Decumanus*. Il est difficile cependant d'affirmer qu'il s'affranchit du carroyage de l'agglomération et qu'il s'organise en fonction de la cadastration rurale, ce qui permettrait d'argu-

menter en faveur d'un certain éloignement de ce faubourg du pôle urbain (BEDON, 1998, p. 11). En effet, les observations ponctuelles réalisées lors des fouilles archéologiques montrent qu'il existait plutôt des îlots urbains d'orientation différente dans l'agglomération, certains s'étant développés autour des axes majeurs, tandis que d'autres, par exemple aux abords du camp près de la place Kléber, ont une autre orientation cadastrale (KERN, 1998, p. 209-210). La présence de sépultures du VII^e siècle dans cet espace indique que le « chemin » était abandonné au plus tard à cette époque.

Nous rencontrons certaines difficultés pour apprécier les caractéristiques topographiques relatives des ensembles du Haut et du Bas-Empire, en raison des datations approximatives fournies par les fouilles anciennes et de l'absence quasi-totale de radiodations. Les données disponibles donnent l'image d'un éclatement des espaces funéraires du Haut-Empire sur l'ensemble du territoire qui se situe en dehors de l'*urbs* proprement dit (fig. 2) et qui contraste avec la polarisation des secteurs funéraires du Bas-Empire (fig. 5). Les premiers sont fréquemment constitués d'un petit nombre de sépultures, définissant sans doute des zones affectées aux concessions funéraires, qui coexistent aux abords des voies et dans la partie nord-ouest de l'ellipse. Ces concessions, manifestement implantées dans les quartiers artisanaux dans le second cas, comme l'indique la présence des fossés des remparts dont la toponymie garde le souvenir, furent dévolues au bâti au cours du II^e siècle (KERN, 1998, p. 210). L'examen des informations qui concernent les sépultures du Bas-Empire illustre l'invention de l'espace communautaire à grande échelle, avec cette large nécropole de Porte-Blanche d'une part, et cet espace situé de part et d'autre de l'actuelle rue Sainte-Marguerite d'autre part. Même si le secteur Sainte-Barbe paraît présenter un recrutement spécialisé, il semble que l'on assiste à une fixation des grandes zones d'inhumations au cours du IV^e siècle, aux marges des faubourgs périphériques de la ville, précisant ainsi les premières observations de J.-J. Hatt ; en effet, à l'est du boulevard de Nancy on a peu d'éléments véritablement attestés qui soient antérieurs à la deuxième moitié du IV^e siècle. Cependant cette notion d'espace funéraire communautaire ne doit pas être confondue avec l'idée d'une nécropole homogène, délimitée et figée ; il s'agit d'un « territoire » dévolu aux inhumations, qui prolongent et précisent en cela l'attribution qui fut faite de ce secteur dès le Haut-Empire. Mais au sein de ce territoire, divers espaces funéraires, utilisés sur une durée relativement courte, se juxtaposent, prenant part à une dynamique générale caractérisée par un mode saltatoire. En effet, bien que les datations des tombes seraient à revoir, que l'on n'ait

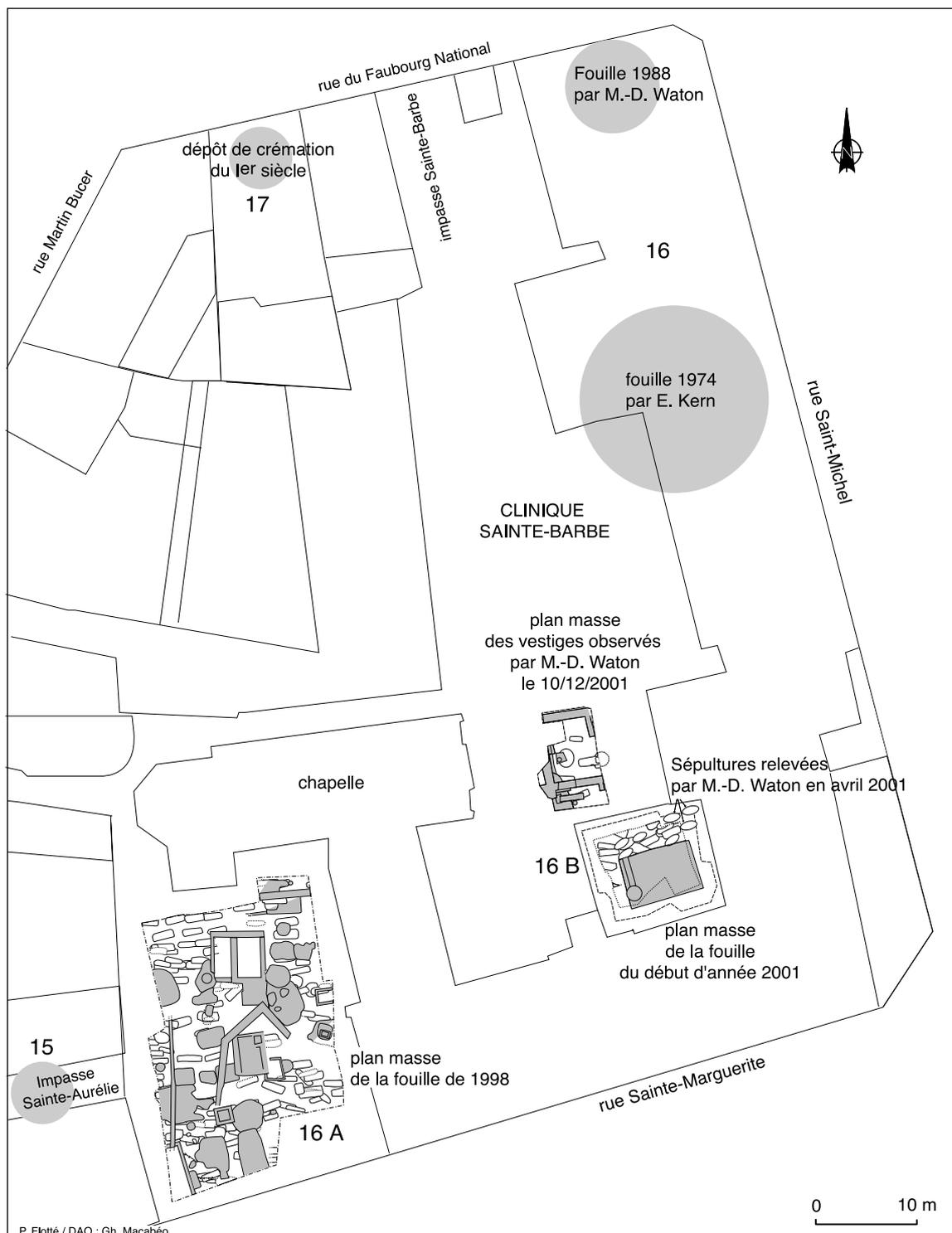


Fig. 6. Plan des différentes opérations réalisées à la clinique Sainte-Barbe (les numéros sont ceux des sites appelés dans le texte) (carte : P. Flotté; DAO: G. Macabéo).

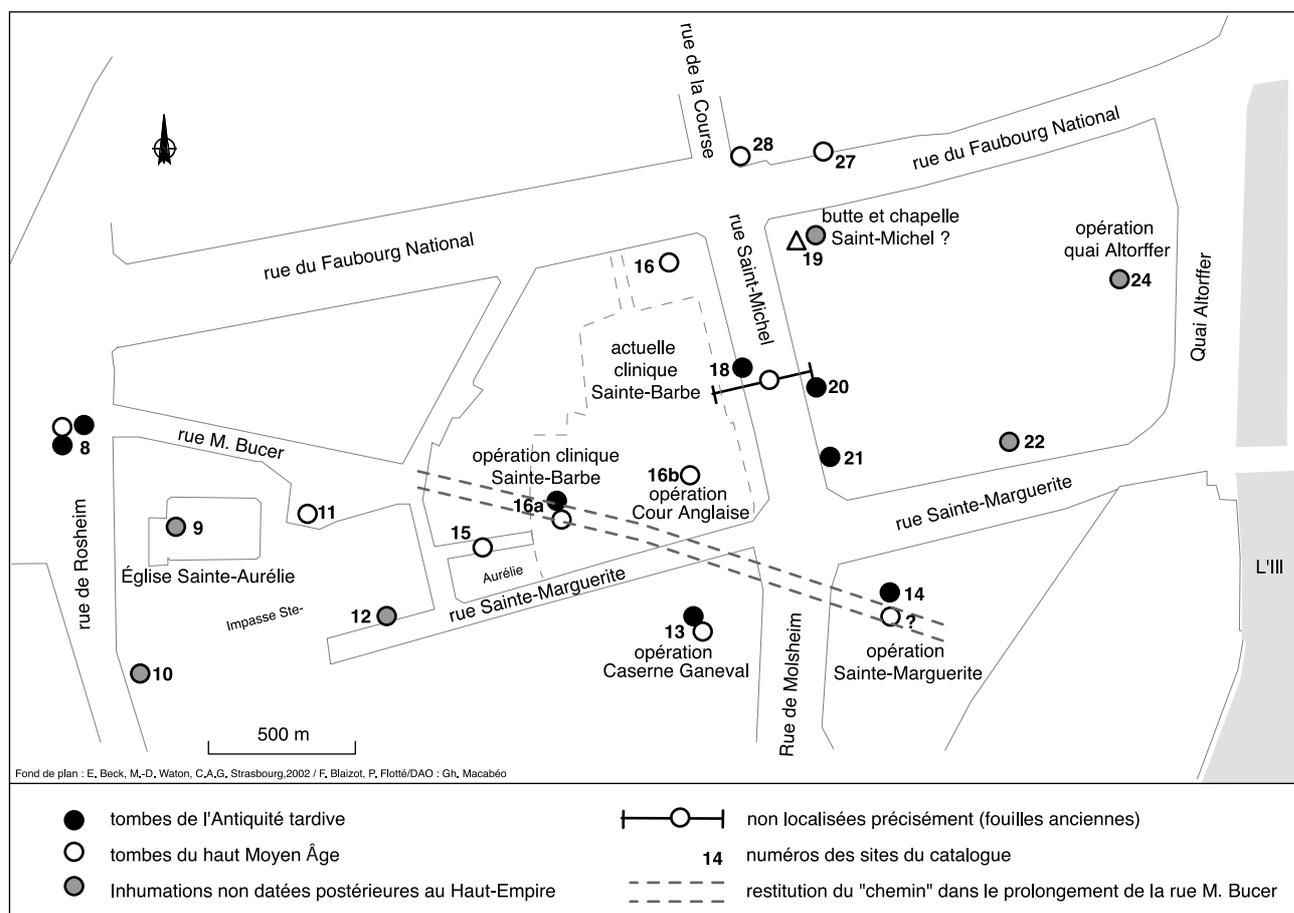


Fig. 7. Report des sépultures datées de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge sur le plan des rues actuelles, situation des églises Sainte-Aurélie et Saint-Michel (carte : F. Blaizot ; DAO : G. Macabéo).

aucune certitude que les espaces de Porte-Blanche, de caserne Ganeval et de Sainte-Marguerite ne s'étendent pas au-delà des dates fixées par les fouilleurs, les espaces dévolus aux inhumations paraissent se déplacer rapidement; rares sont les cas de continuité entre les III^e et V^e siècles, de la même manière que le sont ceux entre le Haut et le Bas-Empire. Les travaux réalisés sur Lyon montrent que cette dynamique correspond à un modèle classique (TRANOY, 1995; travaux récents inédits F. Blaizot, Montée de la Butte et Clinique Saint-Charles, 1^{er} et 4^e arrondissements). Par ailleurs, en dépit des incertitudes chronologiques, deux autres pôles funéraires sont pressentis, l'un au sud de l'ellipse, l'autre dans sa partie nord (cf. supra). Le même phénomène a récemment été mis en évidence à Marseille, où les sépultures constituent plusieurs noyaux synchrones, certains relativement importants, comme Saint-Victor, d'autres plus sporadiques, à condition que le caractère diffus de ces derniers ne soit pas la conséquence des stratégies de fouille (GUYON, 2001). Les travaux réalisés à

Marseille montrent que les ensembles funéraires péri-urbains ne forment pas une ceinture continue autour de la ville, mais s'organisent en plusieurs noyaux dispersés, et cela même dans les zones majoritairement ou exclusivement dévolues aux inhumations (GUYON, 2001, p. 364). Il semblerait qu'à Strasbourg, l'occupation funéraire se concentre surtout, dès les III^e-IV^e siècles, dans ces quartiers occidentaux excentrés, et, de manière plus discrète, au sud et au nord-est, mais nous ne pouvons pas définir sous quelles contraintes ce repli s'effectue, d'après les données dont on dispose actuellement dans l'ellipse; une restructuration des abords du *castrum* semble *a priori* probable.

Les modes d'inhumation relevés dans les faubourgs ouest diffèrent selon les secteurs. Une certaine homogénéité apparaît sur la zone qui englobe Sainte-Marguerite, quai Altoffer et caserne Ganeval, ne serait-ce que par l'absence de sarcophages monolithes et de cercueils de plomb, en revanche bien représentés à Porte Blanche et dans la section nord du

Faubourg-National. Seuls deux sarcophages sont mentionnés dans la partie qui se situe à l'est du boulevard de Nancy, l'un dans l'église Sainte-Aurélié, l'autre au n° 9 de la rue Saint-Michel. Les contenants cloués restent majoritaires, tandis que les coffrages de *tegulae* et les coffrages mixtes sont en proportion moindre. On notera l'absence de ces derniers à Sainte-Marguerite. Ces contrastes, entre la partie la plus occidentale du quartier et sa partie orientale, ne correspondent pas forcément à des différences de statut entre les groupes, mais peuvent traduire un décalage chronologique; bien que les datations des fouilles anciennes (secteur occidental) demanderaient à être précisées (mis à part le verre, le mobilier de Porte Blanche n'a jamais été étudié), l'attribution du mobilier recueilli dans ce secteur n'est jamais postérieure à la première moitié du IV^e siècle, contrairement à celui de Sainte-Marguerite, caserne Ganeval et quai Altorffer, daté IV^e-V^e siècles. C'est peut-être la raison pour laquelle le mobilier du secteur le plus occidental est d'une plus grande qualité et plus diversifié (verreries, vases, monnaies, parures parfois en or ou en argent, coffrets) que celui des autres sites qui, à part Sainte-Marguerite qui livre quelques vases de verre de facture simple, se limite à des peignes, des cruches et à de rares bracelets, dans un nombre infime de sépultures (douze tombes sur vingt à vingt-deux à Sainte-Marguerite et cinq sur trente-quatre quai Altorffer par exemple). Quasi partout en Gaule en effet, la pratique de déposer du mobilier dans les tombes, qui s'amenuise dans le courant du II^e siècle, s'accroît durant le IV^e siècle et le nombre d'objets par tombe se réduit.

Ainsi, tant les décalages chronologiques, que les lacunes documentaires relatives à de nombreux secteurs funéraires, ne nous autorisent pas à hiérarchiser les zones sépulcrales, en fonction du statut des groupes inhumés qui serait défini par les différents attributs de la tombe, sauf, peut-être, dans le cas de Sainte-Barbe, où l'absence de mobilier se conjugue à un recrutement spécialisé de la population adulte (cf. *supra*, et BLAIZOT *et alii*, 2005).

LE HAUT MOYEN ÂGE

L'habitat du haut Moyen Âge

Problème de survie archéologique ou problème d'identification, le VI^e siècle est, comme partout ailleurs, peu représenté à Strasbourg. Dans l'ellipse, les vestiges du haut Moyen Âge sont, avec l'ensemble des indices d'occupation de l'époque mérovingienne, concentrés dans le *castrum* dont l'enceinte tardo-antique est toujours en fonction, et plus particulière-

ment à proximité de l'église Saint-Étienne, ainsi qu'au sud, autour de Saint-Thomas (fig. 8). Un niveau mérovingien est cependant attesté en dehors de l'ellipse au sud-est, place des Bâteliers (CAG, 2002, p. 530). En revanche, les vestiges carolingiens sont présents sur une surface étendue, dans les parties nord et ouest de l'ellipse, totalisant environ 150 points de découvertes. Ils restent toutefois diffus, puisque seuls 20 % concernent des structures d'habitat ou des niveaux d'occupation avérée, les autres se résumant à du mobilier épars. À la transition des IX^e-X^e siècles, un fossé double le mur septentrional du *castrum*, au-delà duquel paraissent se développer des activités artisanales (CAG, 2002, p. 512).

Des donations du VIII^e siècle signalent pour cette époque, la création d'un nouveau faubourg (SCHWIEN, 1992, p. 66), qui, probablement sur la base de découvertes de vestiges d'habitat réalisées dans le secteur de l'église Saint-Thomas (WATON, 1990, p. 57), a récemment été localisé en limite nord de cet édifice, sur toute la partie ouest de l'ellipse, hors les murs du *castrum*, jusqu'à la rue du Jeu-des-Enfants (limite nord, fig. 8) (BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 57). Il semblerait donc que cette zone ait fait l'objet d'une occupation continue de l'Antiquité tardive à la période carolingienne, à laquelle elle acquiert un statut.

En dehors du fond de cabane à six poteaux, retrouvé sur le site de Sainte-Marguerite, dont la datation n'est pas assurée, et du « four de potier pré-roman » mentionné quai Altorffer (KERN, PÉTRY, 1972, p. 44), les traces d'habitat alto-médiéval font défaut dans le faubourg occidental.

Les sépultures du haut Moyen Âge dans le faubourg occidental

Les découvertes anciennes relatives aux tombes mérovingiennes sont pour la plupart localisées au sud de la rue du Faubourg-National, ancienne voie romaine, entre la zone de Sainte-Aurélié (place, église) et la rue Saint-Michel (fig. 7). Deux d'entre elles se situent de l'autre côté de la rue (38, rue du Faubourg-National et à l'angle des numéros 46-48 de la même rue et de la rue de la Petite-Course). Malheureusement, on ne dispose d'aucune information sur les types des tombes. Les récentes fouilles effectuées rue de Molsheim ont révélé que la partie située directement à l'est de cette rue formait une espèce de butte naturelle dans le paysage (terrasse de Schiltigheim); la rue de Molsheim elle-même formait une rupture de terrain, transformée à l'époque médiévale en un fossé défensif (BAUDOIX, NILLES, 1999). C'est donc sur la terrasse que sont installées les sépultures du haut Moyen Âge et les deux églises attestées dans les textes plus tardifs: Sainte-

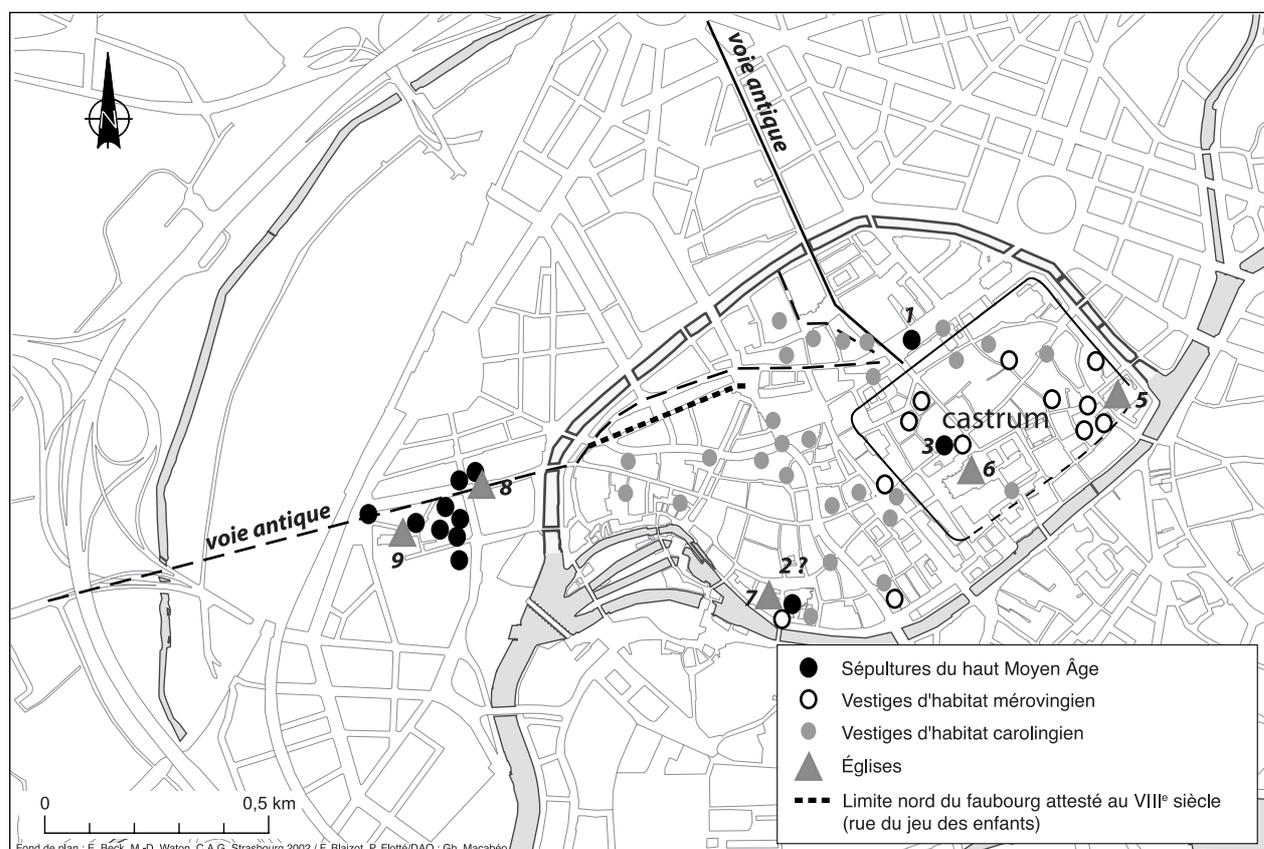


Fig. 8. Strasbourg au haut Moyen Âge : sépultures avérées, églises et zones d'habitat (fond de plan : E. Beck, M.-D. Waton, in : CAG, 2002 ; carte : F. Blaizot ; DAO : G. Macabéo).

Aurélie et Saint-Michel. La répartition connue des tombes du haut Moyen Âge paraît ainsi plus localisée dans l'espace que celle de l'Antiquité tardive.

La présence d'inhumations mérovingiennes est probable caserne Ganeval ; deux scramasaxes et un gobelet en verre proviennent d'une fouille réalisée sur ce site en 1892 (FORRER, 1927, p. 311-312), tandis que parmi le mobilier publié dans une notice de *Gallia*, deux peignes à deux rangées et un collier de perles d'ambre et de pâte de verre peuvent être attribués au haut Moyen Âge (*Gallia*, 1976, p. 399). On ignore de quelles sépultures proviennent ces objets, ainsi que la typologie de la plupart des tombes ; la seule information que l'on ait sur les tombes non antiques est que « les tombes récentes se distinguent par un remplissage de terre plus sombre, mobilier funéraire limité », mais ce dernier n'est pas présenté. Toutefois, deux sépultures « en maçonnerie » sont décrites, dont l'une en grandes dalles de grès et l'autre en blocs, types que l'on rencontre dans les horizons VI^e-VII^e siècles (COLARDELLE *et alii*, 1996, p. 284 ;

LUTTENSCHLAGER, PENZA, 1981). La même imprécision vaut pour les tombes fouillées quai Altorffer (KERN, PÉTRY, 1972). Les auteurs distinguent quatre groupes de sépultures, dont deux leur paraissent « d'époque plus récente », sans qu'aucun argument ne soit développé à l'appui de cette réflexion. Ce site pose de plus de lourds problèmes de stratigraphie, dans la mesure où un squelette, portant un bracelet torsadé typiquement tardo-antique, est dit se trouver « au-dessus d'un sol moderne », squelette qui, par ailleurs, appartient à l'un des deux groupes prétendus « d'époque plus récente » (donc postérieurs à l'Antiquité tardive : KERN, PÉTRY, 1972, p. 44). Là encore, les types de tombes sont inconnus, mis à part les fosses aménagées à l'aide d'éléments non périssables. Nous ne pouvons donc établir la présence de sépultures mérovingiennes sur le quai Altorffer, sans recours aux radiodatations.

Une remarque analogue peut être émise à propos de Sainte-Marguerite, où seize tombes seulement sont pourvues de mobilier (WATON *et alii*, 2002). Les objets les plus récents sont datés du V^e siècle et se trouvent dans des sépultures prati-

quées en contenant étroit non cloué. Les dépôts en coffres ou coffrages plus larges renferment des squelettes sans mobilier ; or, à Sainte-Barbe, où l'occupation est dense, les contenants non cloués sont postérieurs aux cercueils cloués. Dans cette optique, il existe une forte probabilité pour avoir des tombes du plein VI^e siècle à Sainte-Marguerite, ce qui expliquerait l'absence de mobilier postérieur au V^e siècle, puisqu'à Sainte-Barbe, le mobilier alto-médiéval le plus ancien recueilli date de la fin du VI^e siècle. À Sainte-Marguerite, la répartition lâche des sépultures, l'absence de recoupement, l'homogénéité des orientations, paraissent en tout cas aller à l'encontre de l'hypothèse d'un grand nombre de sépultures plus récentes.

À Sainte-Barbe, les sépultures attribuables au strict VI^e siècle ont difficilement pu être identifiées, alors que le VII^e siècle est largement illustré. Seules deux à quatre tombes de la fin de ce siècle ont été reconnues d'après le mobilier, dont une à la cour anglaise, tandis que deux radiodatations offrent une valeur extrême située dans le premier tiers de ce siècle. Toutefois, ces données et la présence de sépultures sans mobilier à Sainte-Barbe et à Sainte-Marguerite, dont le type d'inhumation diffère de celui qui livre le mobilier IV^e siècle par ailleurs, permettent de réfuter l'hypothèse d'une discontinuité de ces espaces funéraires. Les découvertes provenant de la caserne Ganeval et de l'impasse Sainte-Aurélié laissent envisager l'existence d'un ensemble funéraire mérovingien important dans ce secteur, indiquant que l'on continue, dès la fin du V^e siècle, à enterrer *extra muros* dans les nécropoles antiques, ce qui correspond à un schéma fréquent, tant en contexte urbain qu'en milieu rural. Il reste cependant délicat de rattacher les découvertes de mobilier effectuées autour de l'église Sainte-Aurélié à cette zone funéraire, délimitée, à notre connaissance, par les tombes de Sainte-Barbe et de caserne Ganeval ; en d'autres termes, nous ne pouvons définir s'il existe, dès le VI^e siècle, une vaste nécropole englobant tout cet espace, ou au moins deux pôles distincts. Ce problème, récurrent en contexte urbain, est bien perceptible dans le travail réalisé à Marseille pour l'Antiquité tardive (GUYON, 2001, p. 363) ; les groupes de tombes repérés sont difficiles à rattacher les uns aux autres, et ainsi, on ne peut déterminer si les différents lieux de découvertes funéraires correspondent à des îlots distincts ou non.

Topographie religieuse et funéraire

L'ensemble funéraire alto-médiéval de Sainte-Barbe se caractérise par une forte densité de sépultures disposées en rangées, qui aboutit à des recoupements et à la constitution de quelques amas d'ossements. Ce phénomène s'oppose très

nettement à ce que l'on constate dans les espaces antiques, tant à Porte-Blanche qu'à Sainte-Barbe/Sainte-Marguerite. On ressent soit une contrainte spatiale, mais que ne justifie aucun vestige structurel (bâti, fossés...), soit une attraction exercée sur ces sépultures. Pouvons-nous mettre ce phénomène en relation avec les espaces de sainteté qui, partout en Gaule paléochrétienne, émergent dans les faubourgs des villes ou dans les villes ? Le VI^e siècle ayant, à cet égard, développé le culte de beaucoup de saints, on peut émettre l'hypothèse de sépultures privilégiées établies dans ce secteur, voire de transferts de reliques. Dans cette optique, où pourraient-elles se trouver ? Au-dessus de ces sépultures, sont toujours construits des édifices, *martyrium*, mausolées, *memoria* pour les reliques, ou basiliques, autour desquels se pressent les tombes qui recherchent les faveurs de l'inhumation *ad sanctos*. L'église Sainte-Aurélié ou encore la chapelle Saint-Michel, dont le toponyme est ancien, pourraient-elles correspondre à cette configuration ?

Les églises du faubourg occidental

L'église Sainte-Aurélié apparaît pour la première fois dans un texte de 801 sous le nom d'église Saint-Maurice « *terra sancti Mauricii* » (BARTH, 1960-1963, p. 1356). C'est en réalité un autre texte, daté de 1324, qui permet d'associer les deux noms au même édifice « *nomine ecclesie s. Mauricii extra muros Argentinenses que ecclesia s. Aurelie vulgariter nuncupatur* » (BARTH, 1960-1963, p. 1358 ; SEYBOTH, 1890). On la retrouve entre-temps dans un titre de la première moitié du X^e siècle sous l'épiscopat de Ruthard (BLOCH, WENTZCKE, 1908, p. 245), cette fois sous le seul nom de Sainte-Aurélié. La citation de l'érudit allemand, Twinger de Koenigshoven, au XVI^e siècle, place sa construction en 550, mais on ignore sur quels arguments « *die von Strosburg... wider cristen wurdent, do buwetent sü sant Mauricien und sant Aurelien zu eren an der stat do sant Aurelien begraben was, ir kirche, noch gotz gebürte ufsehste halp hundert (= 550) jor* » (KOENIGSHOVEN, 1870-1871). Avant 939, l'église est propriété de l'évêque (BARTH, 1960-1963, p. 1357), jusqu'à ce que Ruthard l'offre aux frères de Saint-Thomas, auxquels sont dévolus, par la même occasion, le patronage et les dîmes. Devenue église paroissiale, les frères de Saint-Thomas y célèbrent les vêpres (PFLEGER, 1943, p. 48). La présence d'une crypte est mentionnée dans un texte du XI^e siècle, qui évoque les processions depuis le monastère jusqu'à l'église « *fiat processio ad sanctam Aureliam... et ibi in cripta... VII psalmis (cantatis)* » (BARTH, 1960-1963, p. 1357). L'information d'un cimetière paroissial apparaît en 1376 « *cimiterium ecclesie s. Aurelie* » (BARTH, 1960-1963, p. 1360). En 1460, des peintures sont réalisées dans la crypte

et la statue de Sainte-Aurélié est érigée (BARTH, 1960-1963, p. 1360). Elle est définitivement incorporée au chapitre de Saint-Thomas en 1471 (SEYBOTH, 1890, p. 689). Portée sur le plan de Mérian de 1643 (fig. 9), elle existe encore de nos jours, mais la nef actuelle date de 1765 (PFLEGER, 1943, p. 49). Lors de la destruction de l'ancien édifice, les pierres, pour certaines d'origine antique et portant des inscriptions, ont été dispersées (SCHMIDT, 1890, p. 689).

La chapelle Saint-Michel a été totalement détruite entre 1766 et 1767. Le plan de Mérian (fig. 9) la représente sous l'aspect d'un monticule sur lequel est installé l'édifice (MÉRIAN, 1663). En superposant le cadastre actuel au plan Blondel de 1765¹, sur lequel elle est également visible, on peut la situer à l'angle formé par la rue du Faubourg-National et la rue Saint-Michel, bien que certains, comme R. Forrer, la placent dans l'espace de la clinique Sainte-Barbe, proche de la section N.-E. de la rue M. Bucer; c'est à ce niveau qu'elle apparaît dans le DPAU (SCHWIEN, 1992, planche 9, point 2). Par ailleurs, le plan relief de Strasbourg, daté de 1725, représente un petit édifice pourvu de contreforts et de fenêtres ogivales également dans ce secteur². Ce bâtiment n'est pas identifiable et il est délicat de l'associer à la chapelle Saint-Michel, dont la situation initiale exacte est donc peu assurée. La chapelle est mentionnée pour la première fois en 778 dans un acte de donation repris au XIII^e siècle et est citée dans la *vita* de l'évêque Arbogast, datée entre 950 et 1050, puisqu'elle aurait été élevée en 666 sur son tombeau (SEYBOTH, 1890, p. 688-689). Cette seconde information a été largement exaltée par la découverte de tuiles estampillées au nom de cet évêque lors du nivellement de la butte en 1767. Elle est consacrée en 1053 par le pape Léon IX, probablement après avoir été reconstruite; car si, d'après les textes, la chapelle existe bien à la fin du VIII^e siècle, son plan, tel qu'il est représenté par l'iconographie à l'époque moderne, montre que l'édifice observé par Mérian et Blondel n'est pas antérieur au XI^e siècle (BEAUJARD, GUILD, 2001, p. 61). Avons-nous ici une inhumation privilégiée justifiant l'ensemble funéraire dont nous avons fouillé une partie à Sainte-Barbe?

Les églises de l'ellipse au haut Moyen Âge

La situation du groupe épiscopal de Strasbourg est à ce jour inconnue. Les propositions émises au cours du temps, concernant Saint-Étienne ou la cathédrale Notre-Dame,

restent peu convaincantes (BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 58-60); on doute même que l'édifice primitif (église Sainte-Marie?) se trouvait exactement sous la cathédrale actuelle (*ibidem*, p. 59).

La fondation de l'église Saint-Étienne (fig. 8, n° 5) est attestée, quant à elle, au début de l'époque carolingienne, mais il n'est pas exclu, du fait de l'ancienneté de ce vocable³, qu'elle fasse suite à un édifice religieux élevé entre le IV^e siècle et sa première mention au tout début du IX^e siècle (BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 59-60). Les restes de l'abside du V^e siècle, découverts dans la partie occidentale de l'église (HATT, 1959), vont d'ailleurs assez en ce sens. Le peu d'informations dont nous disposons conduit à examiner la possibilité que l'édifice de culte primitif est bien Saint-Étienne; outre l'ancienneté du vocable et la présence du bâtiment à abside tardo-antique, sa situation topographique à proximité du rempart correspond à un modèle récurrent, attesté dans la plupart des villes de la Gaule (GUYON, 1998, p. 11). Cependant, c'est aussi plus ou moins le cas de l'actuel groupe épiscopal, proche de l'angle sud-ouest du rempart, et le fait que Saint-Étienne n'appartienne pas à l'Évêché avant la donation impériale de 1003 n'est pas vraiment compatible avec l'hypothèse d'une église cathédrale transférée par la suite à Notre-Dame (BEAUJARD, GUILD, 2001, p. 60).

La cathédrale (fig. 8, n° 6) et Saint-Thomas (fig. 8, n° 7) sont supposées être églises paroissiales en 728 pour l'une et autour du IX^e siècle pour l'autre (SCHWIEN, 1990, p. 65), mais il ne s'agit là que d'hypothèses non vérifiables, aucune trace d'édifices religieux attribuables à ces périodes n'ayant pour l'instant été repérée sous ces sanctuaires.

Topographie funéraire et sanctuaires

Les données archéologiques n'apportent malheureusement pas beaucoup d'arguments; trois indices de sépultures mérovingiennes apparaissent dans le secteur de la chapelle Saint-Michel, dont deux de l'autre côté de la rue du Faubourg-National (sites 27 et 28, fig. 7), et un autre possible au nord dans l'emprise de l'actuel clinique Sainte-Barbe (fig. 6, fouille de 1988). La *Topographie*, qui ne dit le moindre mot sur Sainte-Aurélié, associe la chapelle Saint-Michel aux tombes exhumées à Sainte-Barbe (BEAUJARD, GUILD, 2001, p. 60), ce qui signifierait que les sépultures mérovingiennes découvertes dans le secteur de la chapelle Saint-Michel et celles de Sainte-Barbe feraient partie d'un même ensemble funéraire. Cette hypothèse paraît *a priori* plausible, mais n'est

1. Plan parcellaire en dix planches de la ville de Strasbourg par J.-F. Blondel, Archives municipales de Strasbourg, C9.

2. Plan relief de 1725, Service de l'Inventaire n° 88-67-225-D, Strasbourg.

3. L'invention et la distribution des reliques de Saint-Étienne sont datées autour de 415 ap. J.-C. (PERRIER, 1997, p. 119).

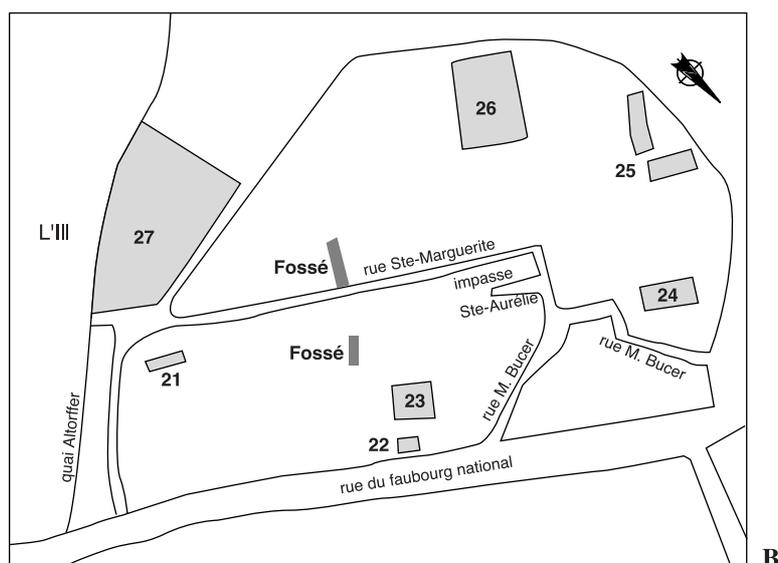
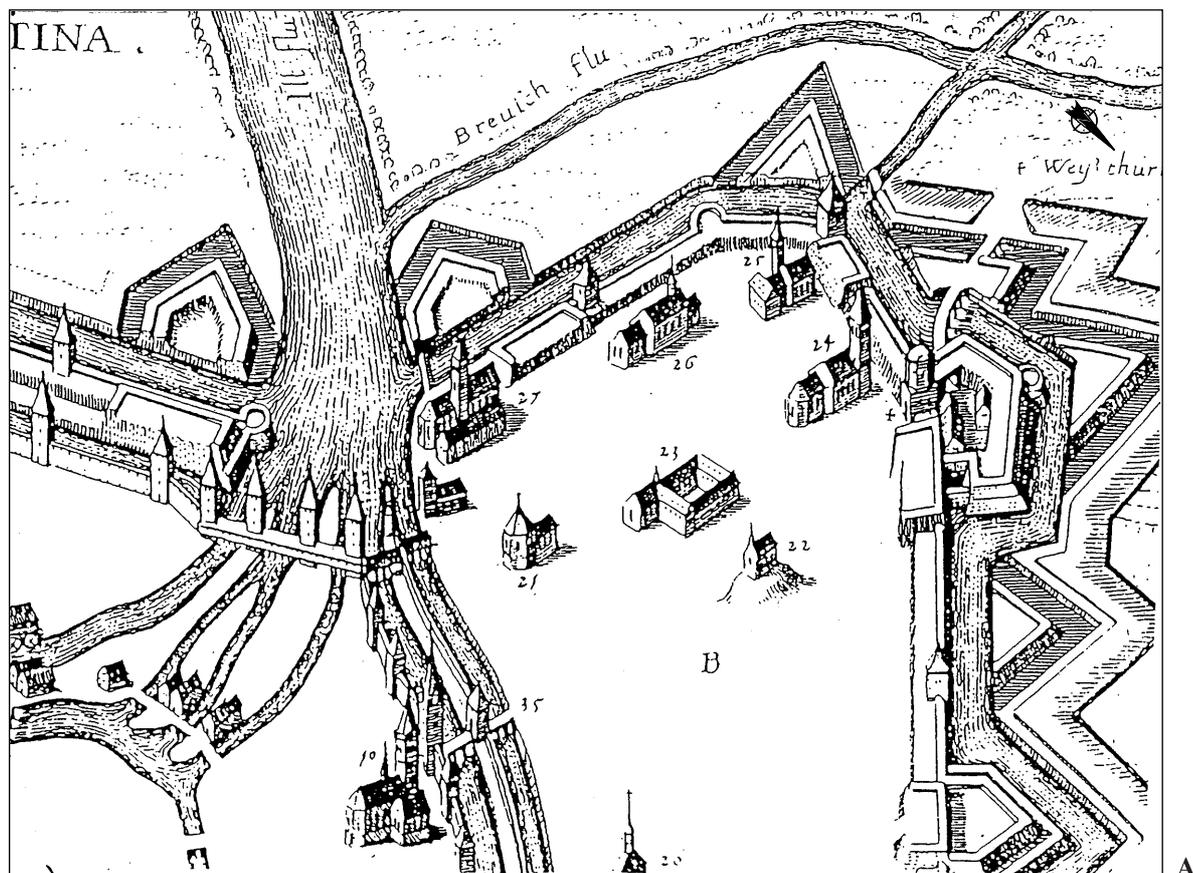


Fig. 9. A. Extrait du plan Mérian de 1643 : 21. église Saint-Sépulcre; 22. butte et chapelle Saint-Michel; 23. couvent des Augustins; 24. église Sainte-Aurélie; 25. couvent des Teutoniques; 26. couvent Sainte-Marguerite; 27. couvent des Johannites. **B.** Plan de situation des couvents et lieux de culte dans le faubourg Sainte-Aurélie au XVI^e s. (BAUDOUX, NILLES, 1999, fig. 2) (DAO : G. Macabéo).

malheureusement pas étayée par les sépultures exhumées dans l'emprise de la clinique au nord de la Cour anglaise (fig. 5, fouille de 1974 et 1988), puisque toutes, à l'exception d'une seule, appartiennent au Haut-Empire. Lors du nivellement de la butte Saint-Michel, les découvertes se rapportent encore au Haut-Empire, en témoignent des dépôts de crémation et une inscription (FORRER, 1927, p. 312). Toutefois, un sarcophage de grès dépourvu de mobilier, et non daté, est indiqué. Par ailleurs, les clous mentionnés dans les inhumations et les briques estampillées « Arbogast » restent les indices les plus sûrs en faveur de sépultures plus tardives, bien représentées de surcroît par des tombes du Bas-Empire trouvées rue Saint-Michel (fig. 7, sites n^{os} 18, 20, 21 ?).

Pour ce qui concerne Sainte-Aurélié, située, en l'état des connaissances, à l'ouest en périphérie de ces découvertes, rien n'indique, ni par les textes, ni par l'archéologie, qu'un édifice soit contemporain des sépultures. Il reste possible de proposer un autre point d'ancrage vers le sud, ou vers l'ouest, mais cela impliquerait un édifice dont la mémoire ne nous est pas parvenue. Les données anciennes proches de Sainte-Aurélié mentionnent un seul point de découverte du Bas-Empire (fig. 7, site n^o 8 : FORRER, 1927, p. 311) et trois de l'époque mérovingienne (fig. 7, sites n^{os} 8, 11, 15). Sous le dallage de l'église, deux sarcophages de grès sont, encore une fois, signalés par Forrer (FORRER, 1927, p. 312), dont la date est indéterminée, et des tombes non datées ont été vues au 11 rue M. Bucer (fig. 7, site n^o 12).

Comme pour le Bas-Empire, nous nous heurtons à la quasi-absence de vestiges se rapportant à des activités domestiques, artisanales ou commerciales (cf. *supra*). Même si les édifices imposent fréquemment l'installation d'une communauté pour les gérer, l'absence d'activités autres que funéraires n'est cependant pas un argument pour invalider l'hypothèse d'églises. Les desservants peuvent en effet résider ailleurs que sur les sites mêmes et l'image d'une implantation humaine, en périphérie de ces nécropoles suburbaines émaillées de tombes saintes, comme le décrit Grégoire de Tours (TREFFORT, 1996a, p. 57 ; GAUTHIER, 1986, p. 59) et le montrent les fouilles réalisées à Lyon autour de Saint-Laurent de Choulans (REYNAUD, 1998, p. 149), est loin d'être vérifiée partout.

Le meilleur élément à l'appui de la probabilité d'inhumations privilégiées reste la mention médiévale, certes bien maigre, du tombeau d'Arbogast, supposé avoir été établi à Saint-Michel. Cette tradition, qui surgit dans un texte daté du x^e siècle, traduit-elle la récupération tardive d'un saint, en réinventant, pour des questions d'appropriation de l'espace, son lieu de sépulture ? Ou alors, devons-nous consi-

dérer « qu'il n'y a pas de fumée sans feu » et qu'elle véhicule la mémoire de tombes privilégiées dans ce secteur, dont les ossements auraient été déplacés par la suite ? Car l'invention de saints *a posteriori*, qui s'accompagne fréquemment d'une translation différée des restes dans un sanctuaire prévu pour accueillir la sainte dépouille, est une pratique attestée dans onze cas sur dix-huit en Gaule dès le v^e siècle (BEAUJARD, 2001, p. 366). Toutefois, rien ne prouve que cet Arbogast de Strasbourg soit le *comes* de Trèves devenu évêque en 471 (BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 58). On ne peut manquer de s'étonner de la présence d'une butte, manifestement de petite taille d'après le plan de Mérian, sous la chapelle Saint-Michel. Lors de sa destruction, il est fait mention d'une terre noire ; renfermait-elle un tombeau, établi sous un tertre funéraire ? Une autre hypothèse peut être suggérée à partir du dessin réalisé par J.-A. Silbermann au xviii^e siècle, qui montre un mur en partie effondré au premier plan et la présence d'escaliers construits contre les parois de l'église pour accéder à la porte (manuscrit Schneegans 896, fol. 14, bibliothèque municipale de Strasbourg). Est-il possible qu'entre le niveau d'accès par la porte et le sommet de la butte, il existait une sorte de crypte ? Quant à la crypte attestée à Sainte-Aurélié dès le xi^e siècle, supposée renfermer le tombeau de la sainte (BARTH, 1960-1963, p. 1360), renferme-t-elle une inhumation privilégiée beaucoup plus ancienne ?

D'autres villes nous enseignent que les espaces funéraires suburbains de longue durée peuvent ne pas s'organiser autour d'un édifice de culte, mais ce qui nous étonne dans ce cas, est cette concentration de tombes qui se recoupe à Sainte-Barbe. Plus largement, la comparaison de la répartition des tombes de l'Antiquité tardive et de celles du haut Moyen Âge sur l'ensemble du faubourg occidental (fig. 5 et 8) nous montre que les secondes sont plus groupées dans l'espace que les premières. Cela traduit-il une réalité ou se rapporte-t-il à des problèmes d'identification des tombes alto-médiévales, fréquemment dépourvues de mobilier ? Si l'on retient la première hypothèse, on est face à une concentration à grande échelle, autour des édifices les plus anciennement attestés, Sainte-Aurélié et Saint-Michel. Toutefois, les textes concernant ces édifices sont postérieurs de deux à quatre siècles aux tombes de Sainte-Barbe, dont une seule (B6 issue de cour anglaise), est assurément contemporaine des premières mentions de ces édifices. Rien ne nous empêche d'envisager que ces sanctuaires sont déjà présents avant la transition des viii^e-ix^e siècles, période des premières mentions, justifiant ainsi l'agglutination des sépultures datées du vii^e siècle à Sainte-Barbe. Simplement, la destruction de la butte Saint-Michel et le fait que le sous-sol et les abords de Sainte-Aurélié

n'aient pas fait l'objet de fouilles ne permettent pas, pour l'instant, de le démontrer. On notera en tout cas que dans le faubourg ouest, les exemples de sarcophages en grès (non datés) ne se rapportent qu'à des découvertes effectuées sous les édifices Sainte-Aurélié et Saint-Michel. Or, les sanctuaires ou les aménagements élaborés autour des sépultures de saints sont généralement associés à des tombes construites, de belle facture, comme, par exemple, à Lyon (GAUTHIER, 1986).

L'examen de la répartition des tombes attribuées à l'Antiquité tardive à Sainte-Barbe et Sainte-Marguerite nous a conduit à envisager l'hypothèse d'une voie qui aboutit à angle droit sur la rue du Faubourg-National (le *Decumanus*). Si l'on prolonge cette voie au-delà de l'emprise fouillée à Sainte-Barbe, on aboutit directement sur le tracé de la section ouest de la rue M. Bucer, qui borde l'église Sainte-Aurélié (BLAZOT *et alii*, 2005, et fig. 7). Cela signifierait-il que la voie conduisait à Sainte-Aurélié, ce qui dans ce cas, ouvre de nouvelles perspectives à nos questionnements? Il faudrait bien sûr pouvoir démontrer que l'église romane de Sainte-Aurélié se trouve bien à l'emplacement de l'édifice antérieur. La date à laquelle cette rue a été percée est inconnue, puisqu'il n'existe, en archive, aucune trace des rues situées dans le périmètre de Sainte-Aurélié, avant le *xvi*^e siècle. Sur le plan de Mérian (fig. 9), cette rue n'est pas représentée, mais celui-ci étant dépourvu de toute rue, son absence ne saurait être significative. En revanche, sur le plan de Morant de 1890, où le faubourg ouest de la ville apparaît comme une zone de jardins et de couvents, on ne distingue aucune rue précise, mais l'emplacement de la rue M. Bucer y est marquée par des arbres. On la voit aussi très distinctement sur le plan relief de 1725 et sur le plan Blondel de 1765, époque à laquelle elle est nommée « Sainte-Aurélié Gasse ». Sur ces plans, est indiquée une autre rue, qui longe les fortifications et qui épouse le contour circulaire du domaine des couvents (rue Sainte Margarethen Wallstrasse). La rue Martin Bucer nous paraît ancienne pour plusieurs raisons. La première est qu'elle possède un décrochement à angle droit qui lui confère une orientation radicalement différente des autres rues du quartier, la deuxième est qu'elle encercle directement Sainte-Aurélié dans sa partie nord, tout en donnant accès à la rue du Faubourg-National (voie antique), et enfin la troisième repose sur le fait que les deux rues, Sainte-Aurélié Gasse et Sainte Margarethen Wallstrasse, déterminent une parcelle de forme arrondie. La seconde section de cette rue, qui se dirige vers le N-N-E, conduit tout à l'angle de la rue du Faubourg-National et de la rue Saint-Michel, au niveau où certains auteurs placent la chapelle Saint-Michel, perchée sur sa butte. La situation exacte de cette dernière n'étant cependant pas

connue, on ne peut affirmer que les deux voies à angle droit, qui forment aujourd'hui la rue M. Bucer, menaient chacune à l'un des sanctuaires. L'élément le plus probant reste la possible association du chemin qui traverse les ensembles funéraires de Sainte-Barbe et de Sainte-Marguerite, à la section ouest de la rue qui borde la partie nord de Sainte-Aurélié.

On ne saurait ici toutefois, occulter un phénomène, fréquemment invoqué en Alsace, qui est celui de l'arrêt de « l'expansion de la christianisation » sous les invasions; en aurait résulté une disparition ponctuelle de l'évêché, comme on le suppose également pour les cités rhénanes (BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 58). Bien qu'un « arrêt de l'expansion de la christianisation » ne soit pas synonyme de « recul de la chrétienté », une telle situation aurait-elle empêché l'émergence de tombes privilégiées? En effet, la récupération des reliques étant, pour l'évêché, un moyen d'asseoir son contrôle sur la chrétienté (BEAUJARD, 2001, p. 366), l'absence de mausolées pourrait être en relation avec certaines défaillances du clergé. L'interprétation historique d'un évanouissement de l'évêché, fondée sur la mise en évidence de lacunes dans les listes épiscopales, n'est cependant pas partagée par tous les chercheurs; à cet égard et à propos de Lisieux, dans le Calvados, D. Paillard rappelle que les lacunes des listes épiscopales peuvent aussi être prises pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour de simples absences de mentions, qui ne reflètent en rien la réalité religieuse (PAILLARD, 1998, p. 157). L'absence de symboles chrétiens avérés dans les sépultures de Strasbourg⁴ n'apporte aucun argument dans un sens ou dans l'autre, parce que l'on sait bien qu'il est vain de rechercher l'impact du christianisme dans les tombes; c'est en tout cas le sentiment que laisse la lecture des travaux entrepris sur le sujet par D. Watts, dont les résultats ne sont guère convaincants (WATTS, 1991). D'ailleurs, l'analyse des textes du haut Moyen Âge menée par C. Treffort montre combien l'Église n'intervient que très tardivement dans la gestion matérielle des décès (TREFFORT, 1996b). Plus étonnante est, *a priori*, l'absence totale de vestiges indiscutablement liés au culte chrétien sur l'ensemble du site de Strasbourg (ellipse et faubourgs), avant l'époque carolingienne; or, l'attestation d'au moins huit évêques, entre 346 et 614 (BEAUJARD, GUILD, 2000, p. 57), témoigne de l'existence d'une Église à Strasbourg avant cette période. Il serait trop simple d'interpréter le vide archéologique comme la conséquence d'une architecture périssable qui n'a pas survécu, bien que certains aient beaucoup contribué à

4. Seul un gobelet décoré de « thèmes bibliques » est mentionné par Forrer (1927) dans l'ensemble Bas-Empire de Porte Blanche. L'interprétation du décor est aujourd'hui discutée.

démontrer son existence et qu'elle soit attestée par des textes (BONNET, 1997; GAUTHIER, 1997). Même si les constructions en bois ne peuvent être écartées, la limitation en surface des investigations réalisées dans les édifices religieux conservés nous semble être la première explication à proposer. L'hypothèse d'ensembles funéraires dépourvus de tombes saintes ou d'édifices religieux du fait des invasions reste donc difficile à étayer, mais en revanche, l'insécurité du ^v^e siècle peut être à l'origine de la limitation du développement des faubourgs occidentaux éloignés du centre, dans lesquels aucun travail d'assainissement ne fut réalisé de manière à favoriser l'occupation humaine.

Évolution des espaces funéraires au haut Moyen Âge

Une autre interrogation concernant les quartiers ouest de Strasbourg est la quasi-absence de tombes postérieures au plus tard au courant du ^{viii}^e siècle. Les rares possibilités de tombes récentes paraissent postérieures à époque romane, à l'exception de la sépulture B6, que la date ¹⁴C place à la période carolingienne. Là encore, la disparition de la collection du quai Altorffer, dont des tombes sont supposées dater, d'après E. Kern et F. Pétry, « d'époque plus récente », nous prive de moyens de répondre aujourd'hui à cette question à l'aide de radiodatations. Si l'église Sainte-Aurélié s'installe dans la nécropole antique et alto-médiévale (les sarcophages de grès signalés « sous » l'édifice en 1865, FORRER, 1927, p. 312), aucune sépulture, d'après les descriptions fournies par les inventeurs, ne peut être attribuée avec certitude à la pleine époque carolingienne dans les ensembles du faubourg ouest, fouillés avant la cour anglaise.

Le secteur est-il partiellement abandonné, auquel cas quelles en sont les modalités? Car l'hypothèse d'une désaffectation du quartier n'est pas compatible avec les mentions de Sainte-Aurélié et de Saint-Michel à la fin du ^{viii}^e et au début du ^{ix}^e siècle, pas plus qu'avec la date fournie par le squelette B6. Devons-nous alors envisager un resserrement de l'espace funéraire carolingien aux abords de la partie sud de l'actuelle rue Saint-Michel, malgré son relatif éloignement des sanctuaires? Nous nous garderons de spéculer sur des données insuffisantes et fragiles. Dans la ville, les limites paroissiales antérieures au ^{xv}^e siècle sont inconnues, sauf pour la cathédrale et Saint-Martin dont les abords se situent entre la place Gutenberg et l'Ill après le ^x^e siècle (SCHWIEN, 1992, p. 75). *Extra muros*, si un noyau paroissial, constituant une partie de la Neustadt, est bien attesté aux ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles dans le quartier qui nous occupe (SCHWIEN, *ibid*), les vestiges carolingiens de nature domestique font défaut, une fois encore.

Ceci dit, on ne dispose pas non plus de traces archéologiques probantes pour ces ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles⁵. Seule la colonisation de l'espace, aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, par des couvents encerclés d'un système défensif (fig. 9b), a laissé plus de traces (BAUDOUX, NILLES, 1999).

Les deux possibilités, entre lesquelles nous ne pouvons choisir, sont soit celle d'une désaffectation ponctuelle, suivie d'une reprise par des édifices religieux aux alentours de l'an Mil, soit celle d'un embryon d'église paroissiale *extra muros* autour de Sainte-Aurélié. L'hypothèse d'églises paroissiales *extra muros*, qui desservent la ville, est plausible, si l'on en croit l'exemple de Tours, ceux de Limoges, ou celui de Besançon dont l'église paroissiale, établie hors de la ville, recouvre un cimetière plus ancien. La mention de Sainte-Aurélié au début du ^{ix}^e siècle irait dans ce sens, sachant que l'absence avérée de sépultures carolingiennes à proximité de l'église, peut être due au fait que le secteur a été relativement peu exploré d'un point de vue archéologique.

Le déficit en tombes postérieures à la fin du ^{vii}^e siècle limite notre raisonnement et même en cumulant les hypothèses, on se demande où vont les morts, entre la cessation des inhumations en masse dans les quartiers ouest et la création des églises paroissiales attestées plus tardivement (qui avaient droit de sépultures *intra muros* jusqu'en 1526: SCHWIEN, 1990, p. 40). Se concentrent-ils autour de Saint-Thomas, en marge du possible nouveau faubourg, tandis que seul un petit noyau subsisterait dans le faubourg occidental? Malheureusement, les quelques sépultures antérieures au ^{xii}^e siècle relevées à Saint-Thomas (WATON, 1990, p. 238) n'ont pas fait l'objet d'une radiodotation et les seuls vestiges mérovingiens relevés aux abords de l'édifice actuel concernent de l'habitat.

Intra muros, les informations ne sont pas plus précises, d'autant que la question du groupe épiscopal n'est pas réglée (*cf. supra*). Lors de l'opération réalisée dans l'édifice de Saint-Étienne, aucune sépulture n'a été trouvée et les tombes repérées aux alentours ne sont pas datées. On sait qu'à l'époque carolingienne, l'église fonctionne avec un couvent de moniales; or, les couvents ayant eux aussi droit de sépulture, les abords du sanctuaire offrent un espace funéraire potentiel pour cette époque. Mais là encore, aucune tombe n'étant signalée en relation avec l'édifice, ce dernier, qui ne représenterait de plus qu'une faible part probable de la communauté

5. Lors de la fouille de la clinique Sainte-Barbe, une seule fosse contenant du mobilier attribuable aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles a été trouvée, rien de très probant: restes de deux gobelets de poêle des ^{ix}^e-^{xii}^e siècles, un tesson du ^{xii}^e siècle (identification de Y. Henigfeld, INRAP), tandis qu'un puits et une cave sont mentionnés aux alentours (BAUDOUX, NILLES, 1999, p. 67).

laïque, reste de l'ordre de la conjecture. Doit-on envisager un ensemble funéraire mérovingien et/ou carolingien autour de la cathédrale, attestée comme église paroissiale au début du VIII^e siècle, qui par exemple, peut avoir été réservé au clergé dans un premier temps, comme à Genève, puis colonisé par la suite par la population ? Les quelques interventions réalisées sur la cathédrale n'ayant livré aucun vestige mérovingien, mis à part quelques traces d'habitat place du Château (en tout cas aucune tombe), on ne peut apporter d'arguments en ce sens, surtout que rares sont les tombes *intra muros* établies auprès des sanctuaires, dont le modèle n'est pas aussi systématique que cela. À Genève par exemple, seules deux tombes ont été repérées sous la cathédrale V^e-VI^e siècles ; sous celle de Cologne, n'ont été relevées également que deux tombes germaniques du VI^e siècle et sur la place qui entoure Saint-Peter à Straubing, seules quatre tombes aristocratiques permettent de reculer la fondation de Saint-Peter, attesté par les textes au IX^e siècle (VON FREEDEN, 1998).

En définitive, si les sanctuaires carolingiens connus sont Saint-Étienne, la cathédrale, Saint-Thomas, Saint-Michel, Sainte-Aurélié et Saint-Arbogast (ce dernier étant situé loin au S.-O. de notre zone de recherche, BARTH, 1960-1963, p. 1352-1353), on ignore à la fois leur statut, leur ancienneté et où sont localisées les tombes.

Outre la tombe B6, les seules sépultures carolingiennes attestées à Strasbourg sont celles fouillées récemment sur la place Broglie, dont au moins une tombe est datée par le radiocarbone du IX^e siècle (*cf. supra*). L'identification de trois pathologies invalidantes (Boës *et alii*, 2000), conjuguée à l'absence de sanctuaire connu à proximité de ce secteur et à la situation de cet ensemble en bordure de voie, a conduit les auteurs de la CAG à évoquer un espace particulier, dévolu à l'inhumation d'exclus (CAG, 2002, p. 510). Cette interprétation, fondée sur une mauvaise utilisation de données paléobiologiques partielles, est irrecevable, trois pathologies ne prouvant en aucun cas qu'il s'agisse d'un cimetière d'exclus ni d'un cimetière d'hôpital, d'autant plus qu'aucun *xenodochium* n'est connu par ici (ni ailleurs de toute façon).

La mise en évidence de sépultures du haut Moyen Âge à Strasbourg se heurte au problème récurrent d'une certaine frilosité générale à l'encontre d'une politique de radiodatations, en témoigne la légèreté avec laquelle la totalité de l'ensemble funéraire de Broglie a été attribuée à l'époque carolingienne sur la base d'une seule datation. Comme nous l'avons souligné pour l'époque tardo-antique, notre connais-

sance de l'évolution de la topographie funéraire de Strasbourg se trouve considérablement limitée par le grand nombre de sépultures non datées, ce qui, pour le haut Moyen Âge, se traduit de la manière suivante :

1/ Si l'ensemble funéraire de Broglie comporte des sépultures carolingiennes, la présence d'inhumations mérovingiennes n'est pas exclue, comme le suggère la typologie des tombes (*cf. supra*). En revanche, aucun élément ne désigne des sépultures tardo-antiques sur ce site. Rien ne permet non plus d'envisager le resserrement d'un espace funéraire discontinu qui débiterait dans l'Antiquité tardive, puisque les tombes exhumées dans l'angle nord-est du *castrum* ou rue de la Nuée Bleue (fig. 4) ne sont pas datées.

2/ La zone située au sud de l'ellipse, au niveau de l'hôpital civil, ainsi que le secteur de la rue Hannong, où des tombes de l'Antiquité tardive sont attestées (fig. 4, n^{os} 13 et 15 ; n^o 14), paraissent abandonnés par les morts à la fin de cette période. Toutefois, les opérations archéologiques réalisées dans ces secteurs restent trop restreintes pour pouvoir vraiment l'affirmer et cette constatation ne repose que sur l'état des connaissances actuelles.

3/ Les sépultures exhumées à Saint-Thomas et autour de Saint-Étienne n'ont pas été datées. Si les premières sont antérieures au XII^e siècle, absolument aucun indice ne permet d'attribuer les secondes à une époque définie (Antiquité tardive, haut Moyen Âge, bas Moyen Âge). L'attribution de ces deux espaces funéraires à l'époque alto-médiévale est possible, voire probable pour ce qui concerne Saint-Thomas en raison de l'émergence de la Neustadt, mais non certifiée.

4/ En somme, seul l'espace funéraire situé au niveau de Sainte-Barbe / Sainte-Marguerite atteste une continuité topographique de la fonction funéraire entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge, avec un développement durant l'époque carolingienne autour du secteur de la cour anglaise.

En conclusion, les espaces funéraires attribuables au haut Moyen Âge sont localisés dans le faubourg occidental, au nord du *castrum* de part et d'autre de la voie antique orientée nord-sud, probablement autour de Saint-Thomas, et peut-être (?) à proximité de Saint-Étienne. L'ensemble des données paraît traduire un resserrement des zones funéraires auprès des habitats et une colonisation par les tombes de l'espace suburbain antique, ce qui est sans surprise, à l'exception du faubourg occidental qui reste résolument fermé à toute urbanisation.

SYNTHÈSE ET CONCLUSION

Notre réflexion générale se heurte à la parcimonie des informations relatives à la structuration des espaces suburbains et urbains. Les données sont terriblement lacunaires, tandis que les interventions archéologiques menées autour des divers espaces funéraires de Strasbourg jusqu'au milieu des années 80 donnent l'impression d'un cumul d'opérations distinctes, dont la programmation ne s'est pas toujours inscrite dans un faisceau de problématiques orientées. La plupart des réflexions s'appuyaient en effet sur les connaissances partielles que nous livrait la documentation ancienne dans certains secteurs, alourdis par un manque de sens critique à la fois sur ces données et leurs interprétations. Par la suite, les moyens mis en œuvre au coup par coup n'ont pas toujours pu être à la hauteur des objectifs, dans le souci d'alimenter une réflexion continue à l'échelle de la ville. Ces contraintes ont abouti notamment à un manque crucial de radiodattations, ainsi qu'à une faible prise en compte de l'archéologie du paysage, les études géomorphologiques ayant plus porté sur les aménagements hydrographiques du site de Strasbourg, que sur la recherche des activités pratiquées dans les différentes zones d'occupation (recherche des parcelles cultivées par exemple). Dans ce cadre général, l'archéologie funéraire n'en est qu'à ses balbutiements.

Un bilan documentaire s'imposait. Même si celui-ci repose sur un lourd héritage archéologique, la synthèse que nous avons tenté de réaliser ici et l'ouvrage de la *Carte Archéologique de la Gaule* consacré à Strasbourg contribueront peut-être à mettre à plat la masse d'informations et à répartir sur d'autres bases.

L'examen des éléments disparates dont nous avons pu disposer est loin d'aboutir à la restitution de l'image classique des nécropoles suburbaines. Ici, la parcimonie des informations se surimpose aux limites temporelles et spatiales des données archéologiques en général, qui ne dévoilent qu'une partie du système, à savoir l'organisation manifeste de l'espace, mais ne sauraient fournir l'explication *a posteriori*, ni vraiment les conditions dans lesquelles les changements se sont produits. Dans tous les cas, le référent est, pour l'archéologie, le modèle le plus fréquent. Or, si nous avons tenté de faire entrer les zones périurbaines de Strasbourg dans des schémas généraux pour donner un sens à nos données lacunaires, ceux-ci s'appliquent mal, en la circonstance, aux réalités strasbourgeoises. Où sont les mausolées de l'Antiquité tardive et les sanctuaires altomédiévaux, qui ont pu attirer un cortège de moines, d'artisans et de commerçants, tels que les évoque Grégoire de Tours dès le VI^e siècle? Les quartiers occi-

dentaux sont-ils totalement dévolus aux morts ordinaires? En tout cas, les tombes privilégiées et leurs aménagements nous échappent.

La typologie des tombes entre dans la variété relevée par ailleurs, avec les mêmes innovations, les mêmes formes de bricolage et selon les mêmes rythmes; à ce titre, l'espace Sainte-Barbe se place bien dans la dynamique générale commune aux ensembles funéraires tardo-antiques et alto-médiévaux. À la question du statut des espaces funéraires, l'archéologie reste muette, de la même manière qu'elle est avare de renseignements sur celui des défunts. Les espaces funéraires occidentaux renferment-ils la population urbanisée ou accueillent-ils la population rurale de proximité? Si l'absence de tombes ostentatoires de type germanique les distingue fondamentalement de ceux de certaines populations rurales qui peuplent la plaine, elle ne leur confère pas un statut de population urbanisée pour autant. Statut des défunts, statut des espaces funéraires et statut de la ville, l'archéologie ne fournit pas l'équivalence attendue. La présence des églises indique que l'on passe de la « nécropole » au « cimetière », mais les clefs de lecture nous manquent pour savoir à quel moment s'effectue la mutation. Le seul événement que l'on perçoit à Sainte-Barbe est une modification notable du recrutement dans le courant du V^e siècle, puisque l'on passe à une organisation de type communautaire élargi, de « type familial ». Or, cela n'en fait pas obligatoirement un cimetière chrétien dès cette époque; ce n'est que le constat d'un autre mode de fonctionnement. Car pour l'archéologue, l'identification du cimetière chrétien reste celle des tombes des martyrs. Par ailleurs, même si nous avons appris à ne pas confondre les conditions favorables d'un événement et son explication, nous n'avons guère d'autre référent que celui de l'inhumation des martyrs, à la condition de continuité d'un ensemble funéraire suburbain et, *a fortiori*, à la raison de l'émergence des sanctuaires. Ainsi, si l'étude des sépultures d'un tel ensemble, dépourvu de marqueurs identifiables précoces, apporte des informations sur les pratiques mortuaires, sur l'organisation et l'évolution de l'espace funéraire, elle n'en détermine pas le statut. C'est donc plutôt dans la perspective d'approcher la dynamique et l'évolution de l'espace urbain, que nous devons orienter nos questionnements.

Dès la deuxième moitié du Bas-Empire, les tombes s'étendent dans la partie sud-est des quartiers ouest de la ville, occupant intensément les espaces suburbains, probablement sous la forme de différents groupes qui coexistent. Le territoire occidental, totalement dépourvu de structures domestiques ou artisanales, ne peut être considéré comme une extension de l'agglomération, mais détermine un monde

à part, qui s'intercale entre Argentorate et Koenigshoffen, ce dernier étant en grande partie abandonné dans le courant du III^e siècle. Les indices d'une topographie cultuelle ou liturgique de l'espace sub-urbain, avec les sanctuaires de Sainte-Aurélié et Saint-Michel, n'existent pas avant l'époque carolingienne, et même là, restent diffus et peu étayés. Or, la mention tardive d'Arbogast, au X^e siècle, ne cherche-elle qu'à justifier et à exploiter une dévotion autour d'un édifice religieux à cette époque, ou repose-t-elle sur une réalité plus ancienne? En l'absence d'éléments tangibles, elle ne fait finalement que nous informer de l'importance du lieu cité à l'époque où elle est rédigée. Tout se passe comme si toutes les conditions pour envisager un schéma classique étaient réunies, mais celui-ci ne peut vraiment être validé par les données archéologiques, trop discrètes, et les réalités urbaines que l'on perçoit restent bien maigres.

Tenter de retracer l'histoire des espaces urbains revient à se heurter au problème du temps archéologique, c'est-à-dire à confronter la notion d'événement historique et sa transcription archéologique, et celle de l'événement archéologique et sa signification sur le plan historique. Les événements historiques qui nous sont parvenus donnent une vision apocalyptique de la ville dès les IV^e-V^e siècles, qui, durant plusieurs années, a fortement influencé l'interprétation des données archéologiques (HATT, 1993). En raison de la parcimonie des vestiges tardo-antiques, des lacunes relevées dans les listes épiscopales, des supposées destructions par les Huns dans la deuxième moitié du V^e siècle, l'image véhiculée est celle d'une cité à la dérive. N'est-ce pas toutefois un leurre que de vouloir interpréter le caractère lacunaire des informations et des mentions comme l'illustration d'échecs successifs? Est-il légitime de supposer des situations désastreuses sur le fait que les données disponibles s'opposent au modèle rêvé « d'un mouvement continu et uniforme » (GALINIÉ, 2000, p. 54) de la ville, en direction d'un destin que nous connaissons par ailleurs? À Strasbourg, nous n'avons pas moins la preuve qu'autre part d'une continuité urbaine; partout, les données sont récurrentes et il est aujourd'hui largement démontré que les cités qui deviennent évêchés montrent les mêmes traces « d'abandon », à l'Antiquité tardive, que celles qui ne le deviennent pas (GAUTHIER, 2004, p. 325). En réalité, l'argument *a silentio* du « vide archéologique » n'apparaît pas vérifié à Strasbourg, dans la mesure où les occupations n'ont été qu'effleurées par de petites opérations; il traduit principalement l'image de nos contraintes d'investigation et, dans ce cas pas plus que dans un autre, l'absence de preuve ne saurait constituer une preuve d'absence. Dès le Bas-Empire, de grands ensembles funéraires, comme celui de Porte Blan-

che, et l'étendue des espaces consacrés aux morts, témoignent de l'importance de la ville. De plus, si Strasbourg reste mentionnée dans les listes, même ponctuellement, c'est bien qu'elle constitue un centre d'administration civile et qu'elle est maintenue. Probable chef-lieu de la cité triboque, à condition que le terme de *civitas Argentoratensium*, employé dans la *Notitia Galliarum* pour la fin du IV^e siècle le soit vraiment en ce sens⁶, attestée dès le IV^e siècle comme siège épiscopal selon la liste établie par l'évêque Erchenbald au X^e siècle, Strasbourg connaît sans doute l'histoire commune à toutes les agglomérations, dynamisées par diverses finalités desquelles les détournent toute une série d'avatars.

La christianisation semble bien fixer la ville, comme le prouvent la présence des morts et la mention des églises dès le début de l'époque carolingienne. L'occupation du haut Moyen Âge, mal cernée, nous apparaît éclatée en plusieurs noyaux dont l'un des pôles est assurément le *castrum*. La répartition des tombes permet en tout cas de circonscrire l'espace habité, tandis que dans la zone occidentale au moins, la continuité du territoire funéraire, la pauvreté, pour ne pas dire l'absence totale de vestiges d'habitat, témoignent d'une absence de rupture entre l'organisation de la ville antique et celle du début du haut Moyen Âge. De manière générale, le poids de la structuration urbaine antique reste important, puisque le *castrum* délimite le bourg et que le cœur de la Neustadt s'implante dans un secteur bâti aux II^e-III^e siècles (CAG, 2002, fig. 97, p. 165). En outre, les zones d'habitat du Haut-Empire colonisées par les tombes tardives ou alto-médiévales connues à ce jour, concernent des espaces dont la fonction est donnée comme publique ou religieuse par la CAG (CAG, 2002, p. 164), ce qui traduit un phénomène qui correspond à la réalité d'une mutation urbaine générale à l'Antiquité tardive. Celle-ci, qui exprime l'avènement d'un nouveau système, l'apparition de fonctions différentes et donc, d'une autre idée de la ville, ne paraît, en tout cas, pas remettre en question la fonction du faubourg occidental; car, même si une certaine restructuration générale des espaces funéraires se fait sentir, la grande zone sépulcrale suburbaine n'est pas délaissée. Outre Sainte-Barbe, les quelques mentions de sépultures contemporaines ou postérieures au IV^e siècle paraissent indiquer une espèce de polarisation des espaces d'inhumation dans un secteur, en apparence plus restreint, du territoire funéraire antique; les ensembles funéraires qui se fixent là, à distance du *castrum*, sont moins assujettis aux

6. *Notitia Galliarum* 7, 2; *Notitia Provinciarum et Civitates Galliae, Corpus Christianorum* CLXXV, 7, 65.

voies antiques que ceux en usage au Haut-Empire, contrairement aux tombes tardo-antiques relevées dans l'ellipse (fig. 4, n^{os} 7, 14, 9, 10).

Dans le faubourg occidental, la surface consacrée aux inhumations contemporaines ou postérieures aux iv^e-v^e siècles peut, à l'aide des données dont on dispose à ce jour, être estimée à près de 10 hectares. Pour autant que l'on puisse en juger, la surface occupée par les sépultures alto-médiévales est un peu inférieure à celle-ci, en raison de leur absence avérée quai Altorffer, dont les « plus récentes » n'ont toutefois pas pu être datées. Peu ou très étendu, ce territoire dévolu aux inhumations n'a jamais pu être abordé sur des surfaces suffisamment importantes pour que nous soit révélée son organisation spatiale. Cependant, la sépulture B6 exhumée Cour Anglaise, qui, d'après la radiodatation, est contemporaine des mentions relatives aux deux églises, se situe à distance de Sainte-Aurélié dont elle est séparée par le groupe mérovingien de la zone A. En supposant que cette sépulture n'est pas isolée, ces informations replacées sur plan donnent l'image d'une organisation en noyaux funéraires multiples pour le haut Moyen Âge. L'hypothèse d'un seul cimetière est ainsi peu probable, à quelque période que se soit, et en ce sens, la structure funéraire de ce faubourg paraît immuable; c'est celle de différents noyaux juxtaposés, en constants déplacements, illustrés par des densités différentes consécutives à des occupations sur des durées variables.

D'une certaine manière, la sépulture B6 et, de la même façon, la mention des églises suburbaines vers les viii^e-ix^e siècles dans les espaces funéraires, montrent que la topographie de l'Antiquité tardive a servi de trame à l'organisation de ce secteur de la ville du haut Moyen Âge. Quant aux couvents enfin, qui marquent les limites de la ville du bas Moyen Âge, leur création tardive dans le faubourg occidental souligne la continuité structurelle du quartier jusqu'à la période

romane probablement, puisque les implantations religieuses sont connues pour combler les vides urbains, *intra* et *extra muros*. L'ensemble des données montre que la réorganisation la plus sensible de l'espace urbain n'intervient pas avant les viii^e-ix^e siècles, avec la création du nouveau quartier et la transformation de Saint-Thomas en église paroissiale. C'est également la période à laquelle l'espace funéraire du faubourg occidental semble, sinon se restreindre, en tout cas déplacer ses zones d'inhumations par rapport à celles des iv^e-vii^e siècles; il semblerait que l'histoire du faubourg occidental qui avait tout, objectivement, pour constituer l'embryon d'une paroisse précoce, a échoué. Dans le réseau démantelé des villes paléochrétiennes et alto-médiévales, notre faubourg paraît toujours se situer à une certaine distance du cœur administratif et au-delà même des quartiers dévolus à l'habitat et aux activités diverses; durant le haut Moyen Âge, l'église ou les églises qui s'y trouvent nous apparaissent isolées: les deux périodes nous livrent le même type de vestiges (les tombes), parmi lesquels les vivants restent étonnamment discrets.

Remerciements

Ce travail, qui fait suite à la publication exhaustive de l'ensemble funéraire de Sainte-Barbe (*R.A.E.*, t. 53-2004, p. 85-188) a été réalisé grâce à des crédits d'aide à la préparation des publications qui nous ont été accordés par la Sous-Direction de l'Archéologie.

Nous remercions chaleureusement Jean Guyon, directeur de recherche au CNRS (UMR 6573 du CNRS-Université de Provence, centre Camille Jullian), pour tous les conseils qu'il nous a prodigués, et Frédérik Letterlé, Conservateur Régional de l'Archéologie d'Alsace, pour son soutien.

Bibliographie

- ARNAUD P., 1998, « Vers une définition géodynamique des *suburbia* », in: BEDON R., *Suburbia, les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges, p. 63-81 (*Publ. de l'Université de Limoges, Caesarodunum, XXXII*).
- ARVEILLER-DULONG V., ARVEILLER J., 1985, *Le verre d'époque romaine au Musée Archéologique de Strasbourg*, Ministère de la Culture, éd. de la réunion des musées nationaux, 320 p. (*Notes et Documents des Musées de France*, 10).
- BARTH M., 1960-1963, *Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter*, Strasbourg, Société d'Histoire de l'Église d'Alsace, 2014 p. (*Études générales de la S.H.E.A.*, n.s., 4).
- BAUDOUX J., 2000, « Le quartier artisanal de Saint-Pierre-le-Vieux », in: *Strasbourg, fouilles archéologiques de la ligne du tram*, Musée de Strasbourg, Strasbourg, p. 49-51.
- BAUDOUX J., NILLES R., 1999, « Fouilles de la ligne B du tramway: découverte d'un important fossé défensif d'époque médiévale, rue de Molsheim à Strasbourg », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art, et d'Histoire*, XLII, Strasbourg, p. 65-77.
- BEAUJARD B., 2001, « Les inventions de martyrs et l'histoire des églises de Gaule aux V^e et VI^e siècles », in: DUMOULIN O., THÉLAMON F., *Autour des morts, mémoire et identité, Actes du V^e colloque international sur la sociabilité, Rouen, 19-21 novembre 1998*, p. 363-367 (*Publ. de l'Université de Rouen*, 296).
- BEAUJARD B., GUILD R., 2000, « Strasbourg », in: GAUTHIER N., PICARD J. -C., *La province ecclésiastique de Mayence, Topographie chrétienne des cités de Gaule, des origines au milieu du VIII^e s.*, vol. XI, Paris, p. 45-61.
- BEDON R., 1998, « Les faubourgs des villes gallo-romaines: perspective d'ensemble », in: BEDON R., *Suburbia, les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges, p. 9-20 (*Publ. de l'Université de Limoges, Caesarodunum, XXXII*).
- BEL V., FABRE V., 2001, « Sépultures de nouveau-nés et nourrissons d'époque romaine trouvées à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) », in: *Nouvelles archéologiques, du terrain au laboratoire, Clermont-Ferrand*, p. 216-255 (*Revue d'Auvergne*).
- BEL V., DE KLINJ H., MOTTE S., VICHERD G., 1993, « Cinq ensembles funéraires ruraux du haut-Empire dans le nord de la Narbonnaise et le sud-est de la Lyonnaise », in: FERDIÈRE A., *Monde des morts et monde des vivants en Gaule romaine, Actes du colloque de l'Association en Région Centre pour l'Histoire et l'Archéologie / Association d'Étude du Monde Rural Gallo-Romain, Orléans 7-9 février 1992*, Tours, p. 199-208 (*Suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France*, 6).
- BLAIZOT F., BAUDOUX J., THOMANN E., BOËS É., BOËS X., FLOTTÉ P., MACABÉO G., 2005, « L'ensemble funéraire de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge de Sainte-Barbe à Strasbourg (Bas-Rhin) », *R.A.E.*, t. 53-2004, p. 85-188.
- BLOCH H., WENTZCKE P., 1908, *Regesten der Bischöfe von Strassburg*, Veröffentlicht von der Kommission zur Herausgabe elsässischer Geschichtsquellen, Band I, Innsbruck, Verlag der Wagner'schen Universitäts-Buchhandlung, 416 p., 13 pl.
- BOCHENECK, 1902, « Beschreibung der Schädel aus einer spätrömischen Grabstätte nahe dem Weisssturmthor in Strassburg », *Bull. de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, t. VI, nouvelle série, années 1901-1902, Colmar, 8 pl., p. 103-132.
- BOËS É., GEORGES P., BAUDOUX J., 2000, « La nécropole du haut Moyen Âge de la place Broglie à Strasbourg », in: *Strasbourg, fouilles archéologiques de la ligne du tram*, Musée de Strasbourg, Strasbourg, p. 31-35.
- BONNET Ch., 1997, « Les églises en bois du haut Moyen Âge d'après les recherches archéologiques », in: GAUTHIER N., GALINIÉ H., *Grégoire de Tours et l'espace gaulois, Actes du congrès international, Tours, 3-5 novembre 1994*, Tours, p. 217-236 (*Suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France*, 13).
- CAG, 2002, *Strasbourg 67/2, Carte Archéologique de la Gaule*, BAUDOUX J., FLOTTÉ P., FUCHS M., WATON M.-D., dir. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 586 p., 588 fig.
- C.I.L. *Corpus Inscriptionum Latinarum XIII*, *Corpus inscriptionum latinarum*, 13, 2, 1: *Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum latinae* (HIRSCHFELD O., ZANGEMEISTER C. éd.), Pars II, I, *Inscriptiones Germaniae superioris*, Berolini: apud G. Reimerum, 1905, 504 p.
- Corpus inscriptionum latinarum*; 13, 2, 2: *Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum latinae* (HIRSCHFELD O., ZANGEMEISTER C., DOMASZEWSKI A., éd.), Pars II, II, *Inscriptiones Germaniae inferioris*, Berolini: apud G. Reimerum, 1907, 505-714 p.
- COLARDELLE M., DEMIANS d'ARCHIMBAUD G., RAYNAUD C., 1996, « Typo-chronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen Âge dans le sud-est de la Gaule », in: GALINIÉ H., ZADORA-RIO É., *Archéologie du cimetière chrétien, Actes du 2^e colloque ARCHEA, 29 septembre-1^{er} octobre 1994*, Orléans, p. 279-303 (*Suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France*, 11).

- DACHEUX L., 1897, « Fragments de diverses vieilles chroniques », *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2^e s., t. 18, p. 1-181.
- DARDAINE S., WATON M.-D., 1990, « Découverte archéologique à la clinique Sainte-Barbe (Strasbourg 1988) », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie d'Art et d'Histoire*, XXXIII, Strasbourg, p. 39-41.
- EHRETSMANN M., 1988, « Notice n° 78 », in: SCHNITZLER B., *Aux origines de Strasbourg*, Catalogue d'exposition, Les Musées de la Ville de Strasbourg, 12, Strasbourg, p. 143.
- ESPÉRANDIEU E., 1928, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule Romaine*, vol. X, Imprimerie Nationale, Paris, 291 p.
- FORRER R., 1916, « Die Gräber und Müntzschätze im römischen Strassburg », *Anzeiger für die Elsässische Altertumskunde*, n° 29-31, p. 730-810.
- FORRER R., 1927, *Strasbourg-Argentorate, préhistorique, gallo-romain et mérovingien*, Strasbourg, Lib. Istra, 2 vol., 884 p., 154 pl.
- FORRER R., 1933, note dans le journal *Elsässischer Neueste Nachrichten*, 56^e année, n° 279, du 8 octobre 1933.
- FRASCONE D., 1999, *La voie de l'Océan et ses abords, nécropoles et habitats gallo-romains à Lyon Vaise. Le boulevard périphérique nord de Lyon*, Lyon, 171 p. (*Document d'Archéologie en Rhône-Alpes*, 18 - série lyonnaise 7).
- GALINIÉ H., 2000, *Ville, espace urbain et archéologie*, Collection Sciences de la Ville, 16, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages, CNRS-UMS 1835, Université de Tours, 128 p.
- Gallia*, 1964, (HATT J.-J., dir.), « Informations archéologiques (Bas-Rhin) », *Gallia*, 22, 2, p. 361-372.
- Gallia*, 1970, (PÉTRY F., dir.), « Informations archéologiques (Bas-Rhin) », *Gallia*, 28, 2, p. 321-326.
- Gallia*, 1972, (PÉTRY F., dir.), « Informations archéologiques (Bas-Rhin) », *Gallia*, 30, 2, p. 388-419.
- Gallia*, 1978, (PÉTRY F., dir.), « Informations archéologiques (Bas-Rhin) », *Gallia*, 36, 2, 1978, p. 358-378.
- Gallia*, 1980, (PÉTRY F., dir.), « Informations archéologiques (Bas-Rhin) », *Gallia*, 38, 2, 1980, p. 445-461.
- GAUTIER N., 1986, « Le paysage urbain en Gaule au VI^e siècle », in: DUVAL Y., PICARD J.-C., *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident*, Actes du colloque de Créteil 16-18 mars 1984, p. 49-63.
- GAUTIER N., 1997, « Note annexe: les églises en bois du VI^e siècle d'après les sources littéraires », in: GAUTHIER N., GALINIÉ H., *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*, Actes du congrès international, Tours, 3-5 novembre 1994, Tours, p. 237-240 (Suppl. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, 13).
- GAUTIER N., 2004, « Conclusions », in: FERDIÈRE A., *Capitales éphémères, des capitales de cités perdent leur statut dans l'Antiquité tardive*, Actes du colloque organisé par le laboratoire 'Archéologie et territoires' (UMR CITERES) Tours, 6-8 mars 2003, Tours, p. 317-326 (Suppl. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, 25).
- GUYON J., 1998, « Préface », in: BAUCHERON F., GABAYET F., MONTJOYE A. de, *Autour du groupe épiscopal de Grenoble: deux millénaires d'histoire*, p. 9-15 (*Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes*, 16).
- GUYON J., 2001, « Les cimetières de l'Antiquité tardive », in: *Marseille, Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Actes du colloque de Marseille, 1999, Aix-en-Provence, p. 355-364 (*Études Massaliètes*, 7).
- HATT J.-J., 1959, « Les fouilles de l'église Saint-Étienne en 1959, rapport provisoire », *Cahiers Alsaciens d'Histoire et d'Archéologie*, III, Strasbourg, p. 39.
- HATT J.-J., 1993, *Argentorate Strasbourg*, Presses Universitaires de Lyon, Collection *Galliae Civitates*, 143 p.
- HATT J.-J., THÉVENIN A., 1968, *Tombes romaines de Koenigshoffen*, Rapport de fouilles de sauvetage (mars et mai 1968), Direction des Antiquités Historiques d'Alsace, Strasbourg, 6 p.
- HENNING R., 1912, *Denkmäler der elsässischen Altertums-Sammlung zu Strassburg-in-Elsass, von der neolithischen bis zur karolingischen Zeit*, Strasbourg, 72 p., 65 pl.
- JAENGER F., GOEHNER CH., 1924, « Sépulture romaine à Strasbourg, gare centrale », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire*, 57-60, p. 224-225.
- KAISER M., 1996, « Die römischen Gräber von Bonn und ihr Bezug zur topographischen Entwicklung des Legionsstandortes », *Bonner Jahrbücher*, 196, p. 469-488.
- KERN E., 1998, « Le vicus des *Canabae*. La problématique du faubourg de Strasbourg-Koenigshoffen », in: BEDON R., *Suburbia, les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges, p. 201-215 (*Publ. de l'Université de Limoges, Caesarodunum*, XXXII).
- KERN E., PÉTRY F., 1972, « La nécropole romaine ouest de Strasbourg d'après les fouilles et les observations récentes », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire*, XVI 1972, p. 37-56.

- KOENIGSHOVEN T. de, 1870-1871 (réimp.), *Die Chroniken der deutschen Städte, vom 14 bis ins 16 Jahrhundert*, Band 8-9, Leipzig, 1169 p.
- KOHL J., WATON M.-D., 1992, *Parking Sainte-Aurélie, Strasbourg, rapport de sauvetage urgent (avril 1992)*, Strasbourg, SRA Alsace, 11 p., 6 pl., 2 photos.
- KRAUS F.-X., 1876, *Kunst und Alterthum in Elsass Lothringen ; Unter Elsass*, t. I, Strasbourg, XXIV, 704 p., 2 pl.
- LUTTENSCHLAGER D., PENZA A., 1981, « La nécropole mérovingienne de Molsheim », *Société d'Histoire et d'Archéologie de Molsheim et environs, annuaire 1981*, p. 35-44.
- MÉRIAN M., 1663, *Topographia Alsatiae Completa*, Frankfort, Spörlus éd., grav., plans h.t.
- MORANT C., *Plan de 1548*, in: SEYBOTH A., 1890, *Das alte Strassburg vom 13. Jahrhundert bis zum Jahre 1870, Geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken*, Strasbourg, éd. Heitz, 331 p. XVI pl.
- MORLET G. de, 1860-1861, « Notices sur les voies romaines du département du Bas-Rhin (arrondissements de Strasbourg, de Saverne et de Wissembourg) », *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 4, p. 38-104.
- NILLES R., BAUDOUX J., 2000, « Recherches sur la topographie historique des quartiers ouest de Strasbourg », in: *Strasbourg, fouilles archéologiques de la ligne du tram*, Musée de Strasbourg, Strasbourg, p. 37-45.
- OBERLIN J.-J., 1773, *Museum Schoepflini, tomus prior: lapides, marmora, vasa*, Strasbourg, J. Lorenzii, 187 p., 17 pl.
- PAILLARD D., 1998, « Un suburbium à Lisieux », in: BEDON R., *Suburbia, les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges, p. 151-162 (*Publ. de l'Université de Limoges, Caesarodunum*, XXXII).
- PERRIER J., 1998, « Augustoritum, Limoges: faubourg et banlieue », in: BEDON R., *Suburbia, les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges, p. 105-123 (*Publ. de l'Université de Limoges, Caesarodunum*, XXXII).
- PFLÉGER L., 1943, *Kirchen Geschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter*, Alsatia Verlag, Kolmar im Elsass, 264 p.
- REYNAUD J.-F., 1998 : *Lugdunum christianum, Lyon du IV^e au VIII^e s. topographie, nécropoles et édifices religieux*, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 280 p. (*Document d'Archéologie Française*, 69).
- SCHAEFFER F. A., 1924, « Les verreries romaines trouvées en Alsace », in: *La Vie en Alsace*, 2^e année, n° 3, p. 133-138.
- SCHMIDT C.-E., 1860, *Histoire du chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg pendant le Moyen Âge, suivie d'un recueil de chartes*, Strasbourg, 480 p., 2 pl.
- SCHNEIDER N., 2000, « Quelques remarques sur les dépôts sédimentaires des faubourgs ouest de Strasbourg » in: *Strasbourg, fouilles archéologiques de la ligne du tram*, Musée de la Ville de Strasbourg, Strasbourg, p. 46-48.
- SCHNITZLER B., 1986, « Note sur la découverte d'une sépulture gallo-romaine en 1939 à Strasbourg », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art, et d'Histoire*, XXIX, Strasbourg, p. 49-51.
- SCHNITZLER B., 1988, *Aux origines de Strasbourg*, Catalogue d'exposition, Les Musées de la Ville de Strasbourg, 184 p. (*Les collections du Musée Archéologique*, 12).
- SCHNITZLER B., 1996, *Cinq siècles de civilisation romaine en Alsace, Strasbourg*, Les Musées de la ville de Strasbourg, 168 p. (*Les collections du Musée Archéologique*, 4).
- SCHNITZLER B., 1997, « La civilisation mérovingienne en Alsace », in: *À l'aube du Moyen Âge, l'Alsace mérovingienne*, Les musées de la ville de Strasbourg, p. 1-88 (*Les collections du Musée Archéologique*, 5).
- SCHOEPFLIN J.-D., RAVENEZ L.-W., 1849-1851, *L'Alsace illustrée, ou recherches sur l'Alsace pendant la domination des Celtes, des Romains, des Francs, des Allemands et des Français*, rééd. Paris, éd. du Palais Royal, 1974 : I. *L'Alsace celtique. Géographie romaine*, 604 p., 1 carte, ill. II. *L'Alsace sous les Romains. Monuments de cette période*, 612 p. 1 carte, ill. III. *Monuments romains. L'Alsace sous les Francs*, 743 p., 1 carte.
- SCHWEIGHAEUSER J.-G., 1823, « Mémoires sur les antiquités romaines de Strasbourg ou sur l'ancien Argentoratum », *Mémoires de la Société des Sciences, agriculture et arts de Strasbourg*, II, Strasbourg, p. 240-291.
- SCHWEIGHAEUSER J.-G., 1826, « Ueber mehrere neue Entdeckungen und noch nicht vollständig bekannte Sammlungen römischer Alterthümer am Rhein und an der Mosel », *Kunst-Blatt*, 90, p. 357-359.
- SCHWIEN J.-J., 1990, « L'organisation de l'espace urbain », in: *Vivre au Moyen Âge, 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace*, Les musées de la ville de Strasbourg, Strasbourg, p. 37-43.
- SCHWIEN J.-J., 1992, *Documents d'évaluation du Patrimoine Archéologique des villes de France*, Strasbourg, Tours, Centre National d'Archéologie Urbaine, Paris, 178 p., 26 fig..
- SEYBOTH A., 1890, *Das alte Strassburg vom 13 Jahrhundert bis zum Jahre 1870, Geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken*, Strasbourg, J.-H. Heitz éd., 329 p.

- SILBERMANN J.-A., 1775, *Lokalgeschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 232 p.
- STRAUB A., 1876-1878, « Rapport sur les antiquités romaines découvertes à Koenigshoffen près de Strasbourg, notamment en mars-avril 1878 », *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2^e s., t. 10, p. 330-346.
- STRAUB A., 1879a, *Die Ausgrabungen auf dem spätrömischen Tottenfeld beim Weissthurmthor in Strassburg*, R. Schultz, Strasbourg, 15 p.
- STRAUB A., 1879b, *Verzeichniss der auf dem Terrain der Reichs-Eisenbahnen in Elsass-Lothringen vor dem nunmehr abgebrochenen Weissthurmthor zu Strassburg zu Tage geförderten Grabfunden*, Strasbourg, 31 mai 1879, 10 p.
- STRAUB A., 1879-1880, « Le cimetière gallo-romain de Strasbourg, rapport sur les fouilles entreprises près de la Porte-Blanche », *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2^e s., t. 11, p. 3-130, 6 pl. h.t.
- STRAUB M., 1881, « Cimetière Gallo-Romain de Strasbourg », Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace, II^e série, vol. 11, R. Schultz, Strasbourg, 136 p., 19 pl.
- STRAUB A., 1887-1888, « Souvenirs et restes d'anciens monuments disparus en Alsace depuis le XVII^e siècle », *Bull. de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace*, 2^e s., t. 13, p. 361-377.
- TRANOY L., 1995, *Recherches sur les nécropoles antiques de Lyon : topographie et rites funéraires*, Thèse de doctorat Université de Provence-Aix/Marseille, 3 vol., 841 p., 220 fig., non publiée.
- TREFFORT C., 1996a, « Du *cimiterium christianorum* au cimetière paroissial : évolution des espaces funéraires en Gaule du VI^e au X^e siècles », in : GALINIÉ H., ZADORA-RIO É., *Archéologie du cimetière chrétien, actes du 2^e colloque A.R.C.H.E.A., Orléans, 29 sept.-1^{er} oct. 1994*, Tours, p. 55-63 (Suppl. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, 11).
- TREFFORT C., 1996b, *L'église carolingienne et la Mort*, Presses Universitaires de Lyon, Collection d'histoire et d'archéologie médiévales, Lyon, p. 216.
- VAN OSSEL P., 1992, *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule durant l'Antiquité tardive*, Paris, CNRS, 479 p. (Suppl. à *Gallia*, 51).
- VAN OSSEL P., PIETERS M., 1998, « Archéologie et environnement : recherches sur les *suburbana* de Paris sur la rive droite de la Seine », in : BEDON R., *Suburbia, les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges, p. 181-199 (*Publ. de l'Université de Limoges, Caesarodunum*, XXXII).
- VAXELAIRE L., 2000, « Les fouilles de l'espace Schoepflin », in : *Strasbourg, fouilles archéologiques de la ligne du tram*, Musée de Strasbourg, Strasbourg, p. 61-62.
- VON FREEDEN U., 1998, « Frühmittelalterliche Adelsgräber bei St Peter in Straubing », in : HUBERT A., PRAMMER J., *Historischer Verein für Straubing und Umgebung*, Straubing, p. 311-323 (*Jahresbericht*, 100, I).
- WATON M.-D., 1990, « Strasbourg Saint-Thomas », in : *Vivre au Moyen Âge, 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace*, Les musées de la ville de Strasbourg, Strasbourg, p. 235-240.
- WATON M.-D., NILLES R., BAUDOUX J., 1998, « De la Préhistoire à l'époque gallo-romaine en l'Île Verte à Strasbourg (Bas-Rhin) », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art, et d'Histoire*, XLI, Strasbourg, p. 25-42.
- WATON M.-D., NILLES R., BAUDOUX J., LAVERGNE J.-O., THOMANN E., 2002, « Nécropole gallo-romaine de Strasbourg : des découvertes récentes dans l'Île Verte », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art, et d'Histoire*, XLV, Strasbourg, p. 27-48.
- WATTS D., 1991, *Christians and Pagans in roman Britain*, Routledge éd., Londres, 275 p.
- WERNERT P., 1970, « Les crânes cloués de la butte Saint-Michel à Strasbourg », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art, et d'Histoire*, XIV, Strasbourg, p. 5-26.
- WILL R., 1993, « Une facette méconnue du facteur d'orgue strasbourgeois J.A. Silbermann (1712-1783) : l'œuvre graphique de l'archéologue », *Revue d'Alsace*, 119, p. 183-216.
- WILL R., HIMLY F.-J., 1954, « Les édifices religieux en Alsace à l'époque pré-romane (V^e-X^e s.) », *Revue d'Alsace*, 93, p. 36-76.
- ZEHNER M., 2001, « Les nécropoles de La Tène moyenne au début de l'époque romaine en Alsace », *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire*, XLIV, Strasbourg, p. 13-31.